

Nouvelles

L'Égrégoire rétinien

Ludovic Maubreuil



HYPALLAGE
EDITIONS

Ludovic Maubreuil

L'Égrégore rétinien
(Nouvelles)

Hypallage Editions

Hypallage Editions
16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 18 septembre 2015
Prix : 6,86 €

© 2015 Hypallage Editions
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-37107-134-6

Sommaire

<u>Mentions légales</u>	03
<u>Celles qu'on n'a pas eues</u>	05
<u>Passion</u>	14
<u>Actrice</u>	25
<u>Nuit américaine</u>	36
<u>Huit Témoins</u>	51
<u>Déborah Quaire</u>	56
<u>Fantaisie héroïque</u>	68
<u>Frère Lumière</u>	72
<u><i>L'Aurore</i> de Murnau</u>	88
<u>L'Égrégore rétinien</u>	95
<u>Scéno-dysgraphie</u>	107
<u>Tout ce que le ciel permet</u>	116

Celles qu'on n'a pas eues

« Je serai à toi à la Noël... », m'avait-elle murmuré. Et puis Noël passa. V. était le portrait craché de Jean Seberg et je crois bien que c'était sciemment qu'elle se coiffait comme elle. J'ai longtemps pensé que le français n'était pas sa langue maternelle (elle disait « la » Noël, « des » pantalons, et parlait encore de chandails ou de corsages en plein milieu des années 90), mais ces tournures n'étaient rien d'autre que les restes vieillots d'une éducation bourgeoise. Prodigieusement belle donc, et usant d'expressions démodées, elle faisait doublement fuir les hommes. À cette époque, j'aimais entourer de mots compliqués et de jugements paradoxaux, des goûts finalement très simples et des idées sur le monde qui ne l'étaient pas moins. Comme elle ne recherchait que cela (une forme sinueuse et chamarrée masquant un fond mal assuré), elle s'intéressa à moi. Au fil des mois, des Straub à Duras et d'*Ulysse* aux poètes roumains, nous laissions libre cours à la vanité de notre jeunesse. Nous haussions les épaules avec le plus grand des mépris face aux lignes claires, aux idées nues, aux œuvres classiques, et gardions notre estime pour les styles les plus heurtés, les romans les plus illisibles, les films les plus lents : nous n'avions tout simplement pas trente ans. Parfois, j'essayais quelque approche moins éthérée, mais toujours elle me repoussait avec une drôle de tendresse, qui n'allait pas du tout avec ses lèvres légèrement gonflées et l'ardeur de son regard. Comme je me faisais avec le temps de plus en plus pressant, elle m'assura un jour que nous serions amants à

Noël, comme une sorte de cadeau qu'elle me ferait. Et puis Noël passa.

1994 débuta sans que je la revis, et j'appris plus tard qu'elle avait quitté la France pour retrouver je ne sais qui dans les Highlands. Je ne cherchais pas à la rejoindre, d'autant que dans sa lettre d'adieu, pleine d'adjectifs inappropriés et de relatives enchaînées les unes aux autres, elle déclarait qu'elle avait préféré ne pas se donner à moi « car je méritais mieux que ça ». Je ne sus jamais s'il y avait derrière cette sentence absurde, l'inquiétude d'une vierge, la névrose d'une femme frigide, ou bien plutôt un dégoût de soi des plus effrayants. Elle me fuyait en somme comme nous avions fui les lignes claires, les idées nues, les œuvres classiques, comme je me fuyais moi-même, comme on fuit l'aveuglement d'une révélation.

C'est à cette époque que laissant tomber Joyce et *Le Camion*, je découvris le cinéma de Lang et *La Comédie humaine*.

J. avait cette faculté qu'ont les enfants de se croire cachés lorsqu'ils regardent ailleurs. Elle s'absentait ainsi lorsqu'une discussion l'ennuyait ou la mettait mal à l'aise, comme Sarah Mandy qui dans *Mother of tears* de Dario Argento, ce très beau film d'horreur sur l'enfance inconsolable et le pouvoir qui en découle, parvient à disparaître littéralement aux yeux de ses poursuivants lorsqu'elle s'efforce de ne plus penser à rien. J., bien souvent, ne pensait à rien. Elle avait alors ce regard profond qui laissait croire qu'elle avait tout compris de vous. Il était difficile de ne pas chercher en retour à la

connaître mieux, mais il n'y avait rien à chercher : J., tout comme Sarah Mandy, se laissait porter par d'indistinctes bribes de drames et de joies inouïs, dont elle ne savait plus démêler la part du rêve, du conte et du souvenir. Il n'était pas question pour elle d'en parler, tout juste de les évoquer mystérieusement, en versant de temps à autre une larme riieuse.

Elle se mit à fréquenter, quelques mois après notre maladroite rencontre, un poète adepte de longues marches qui citait Blanchot dans le texte et lui avait offert un podomètre ; j'ignore si leurs randonnées demeuraient silencieuses. Ensuite, elle partit pour Vienne et peut-être y vit-elle encore.

S., les cheveux d'un blond presque blanc, avait la candeur un peu hautaine de Mimsy Farmer. Notre rencontre débuta par ailleurs, à peu de choses près, comme celle de *More*, même si la suite fut moins haute en couleur. Il y eut ces trois étapes assez conventionnelles, qui jalonnent bon nombre d'histoires se voulant à toutes forces uniques : je ne parvenais pas à la regarder sans trahir mon émotion et elle passait son temps à m'y inciter ; à force de regards à la dérobée, je lui découvrais des manques et elle, des absences ; une fois mon regard affermi et quelques rêves défaits, une fois prêt à aimer sans folie ni effroi, déjà elle s'échappait.

Je la revois de temps à autre. Nous échangeons quelques mots sur les signes du Zodiaque ou les chansons de Boris Vian, deux passions solidement ancrées en elle, autour d'un café qu'elle refuse régulièrement que je lui offre. À certaines de ses extravagances, qui autrefois me bouleversaient, je ne réagis aujourd'hui qu'en haussant gentiment les épaules. Et

mon regard qui la « troublait jusqu'à l'âme », apaise tout juste aujourd'hui ses angoisses et ses craintes : nous sommes bons amis, encore que le mot soit un peu fort.

Il y a un âge pour se tromper, et puis un autre pour recommencer. Un âge pour ne choisir une femme qu'en fonction des regards posés sur elle, et non pour celui qu'elle pose sur vous. La pire des garces alors, pour peu que ses dents brillent, vous attrape dans le jeu de ses jambes, tandis que celle qui n'a ni la manière ni l'allure reste dans l'ombre. Et de cette ombre, elle vous chérit. Elle vous chérit pour rien, par habitude. Elle vous pardonne tout, vous trouve des circonstances atténuantes, vous attend. Elle vous attend pour rien. La femme ni laide ni belle, celle dont les traits communs ne peuvent aiguïser l'envie des autres et n'ont donc pas l'attrait qu'il faut, la femme ni laide ni belle a une indulgence dont les hommes pressés, vite éblouis et vite repus, n'ont pas la moindre idée.

Comme Anne Alvaro chez Blier, M. m'a regardé en secret, six mois durant, faire de grands gestes et de fortes déclamations devant une jolie fille sans énigme. Lorsque je l'appris quelques années plus tard, grâce à un intermédiaire très bien intentionné, je me remémorai tous ces instants où, mi-amusée mi-déçue, son regard s'était absenté, son geste s'était détourné, sa parole s'était suspendue. Malgré la finesse de ses mots et le charme entêtant de son rire, dans ce groupe d'une dizaine d'amis dont il ne reste plus rien quinze ans après, elle fut ma tache aveugle.

Il y a un âge pour se tromper, et un autre pour le regretter. Sauf que le regret ne sert à rien, et qu'il est même la preuve ultime que vous n'avez rien appris.

Je ne suis plus certain de la couleur de ses yeux, hésite sur la présence de boucles d'oreilles et garde même un doute quant à l'orthographe exacte de son nom. Les matières et les formes du manteau qu'elle mettait l'hiver, du bandeau qui retenait ses cheveux, du pendentif qu'elle tenait haut placé autour de son cou, me sont également imprécises. Mais je me souviens encore de l'émoi violent suscité par les courbes de son pantalon de velours beige, semblable en tous points à celui d'Elizabeth Wiener dans *La Prisonnière*, sommet érotique du cinéma français.

C'est d'ailleurs à la façon retorse et blessante de Terzieff que je la traitais à l'époque, me moquant de son style, riant de ses travers, évitant de la rejoindre. Des allusions grivoises pour ne pas avoir à parler d'amour, des faux rendez-vous pour ne pas m'y retrouver seul, de l'insistance sur quelques défauts pour échapper au vertige. Car G. avait sur moi, sans le savoir, un pouvoir exorbitant : il m'était impossible de la regarder sans trembler.

Je me rends compte des années plus tard que ce pouvoir est toujours aussi vif, et me cacher derrière ce pantalon beige n'est plus qu'une piètre parade : je me souviens évidemment de chacun de ses traits, de chacun de ses mots. Il est des êtres qu'on préfère fuir plutôt que de leur être éternellement attaché, et c'est bien la leçon du film-testament de Clouzot : avant tout, l'érotisme est une lâcheté.

C'était, comme ces jours-ci, une veille d'élections. La pluie était de gauche et le soleil de droite, ou bien l'inverse, comment savoir ? La mémoire joue des tours. Avec de grands airs, les partisans faisaient de longues phrases, certains même, à n'en pas douter les plus à plaindre, croyaient dur comme fer à ce qu'ils assénaient. Les éditorialistes distribuaient les bons points en reniant du tout au tout ce qu'ils professaient la veille, les animateurs faisaient des gorges chaudes, beaucoup de militants hurlaient. B. était là au milieu, un peu décontenancée, vaguement amusée, égérie locale d'un petit parti humaniste qui n'existe plus.

Le regard rêveur et les gestes lents de Delphine Seyrig, mais au service d'une volonté de puissance implacable. Les cheveux si blonds et le sourire si doux, malgré les calculs et les ruses. Entre deux réunions, elle avait comme c'est l'usage, besoin de « se ressourcer » et « d'aller au contact des vrais gens ». Elle m'écoutait alors lui parler de sittelles, de bouvreuils et d'engoulevants, car elle tenait de son père (et je le savais) une grande passion, sans doute en partie jouée, pour toutes sortes d'oiseaux. Sa main frôlant la mienne, elle faisait mine de s'abandonner. Je n'y croyais pas un instant, mais aimais cette façon désarmante qu'elle avait de mentir en poussant des « Ah ! » étouffés, et ce faux regret qu'elle savait si bien mettre dans ses « à très bientôt »...

À la différence de beaucoup de ses courtisans et de ses obligés, je savais qu'elle m'utilisait, mais c'était cela, justement, que je goûtais chez elle : cette propension naturelle, et tellement séduisante, à faire le mal, c'est-à-dire à ne jamais rien donner, mais le singer toujours. Lorsqu'elle me raya de

sa liste et ne souhaita plus me rencontrer, je n'en conçus pas d'amertume : après tout, nous ne nous connaissions pas.

Elle le regardait comme Nicole Calfan regarde Delon dans *Le Gang* de Deray, avec une reconnaissance confinant à la soumission. Dans cette œuvre ennuyeuse, Robert le Dingue a beau avoir d'improbables cheveux bouclés, un regard oblique et beaucoup de sang sur les mains, la belle Marinette passe le film à tout lui passer, avec un merveilleux sourire indulgent. Et N. avait le même en suivant du regard ce petit homme banal, au verbe haut, qui se disait par ailleurs mon ami comme il l'était de tous ceux qui l'écoutaient en silence depuis des années, social-démocrate assez commun, lecteur encanaillé de Dan Franck et de Cavanna, abonné au *Nouvel Observateur* pour le regard sans concession de Jean-Claude Guillebaud.

Cette incompréhensible passion décuplait le désir que j'avais d'elle. Comment une femme aussi exigeante et aussi réfléchie pouvait-elle baisser les armes face à un prétendant aussi falot, comment pouvait-elle lui accorder autant ? Je pouvais facilement ridiculiser l'écriture de Dan Franck, pointer les incohérences de Guillebaud ou l'hypocrisie de Cavanna, mais ce sourire je ne pouvais l'effacer.

Après quelques mois, il la quitta pour une Romaine d'extrême gauche et c'est vers moi que N. se tourna. Non par affection, mais par intérêt : j'avais désormais pour mission d'être le mémorialiste de son amour défunt, devant rivaliser d'anecdotes et de choses vues pour qu'à travers moi, il vive encore un peu. Et je me pliai au jeu, à seule fin de voir de temps à autre, certes de moins en moins souvent, réapparaître

son merveilleux sourire indulgent. Ainsi l'humiliation fut-elle complète.

J'avais presque dix ans, elle sans doute à peine plus. R. était blonde, mais sa mère avait l'habitude de parsemer sa chevelure de papiers colorés, ce qui lui donnait un air féérique et mystérieux. Ses parents étaient royalistes, ce qui à l'aube des années 80 était déjà un gros mot. R. portait ce prénom rare, prétexte aux moqueries, mais propice aux longues rêveries, et pour cela le meilleur viatique qui soit. Sa voix douce, mais sans réplique, ses bras qui bougeaient à peine lorsqu'elle marchait, ses yeux qui je crois n'ont jamais cillé en ma présence, tout cela me plaisait et m'effrayait, tout cela me faisait la guetter, derrière les hauts murs du petit manoir que ses parents possédaient en Touraine, à deux pas de chez moi.

Elle ressemblait beaucoup à cette autre petite fille que je devais découvrir vingt ans plus tard, dans *Opération peur* de Mario Bava, fantôme enfantin, aux petits rires étouffés, au regard inquisiteur, aux jeux troublants, qui me fit aussitôt penser à elle, me donnant envie de savoir ce qu'elle était devenue. Je ne l'avais connue que trois étés consécutifs : nous nous étions épiés, puis apprivoisés, nous avons échangé quelques mots, même une caresse sur le haut de la joue, elle m'avait mis de force dans la main une pierre ovale et blanche, je me souviens encore de son haleine de menthe. Le quatrième été, elle ne vint pas, alors que j'étais cette fois prêt à tout ; les années suivantes, mes vacances eurent lieu ailleurs. Et je l'oubliai, ou peut-être le feignis, jusqu'à la vision de ce film.

Retournant en Touraine, je ne trouvai alors qu'un manoir abandonné, envahi d'orties et de sureaux. Par un carreau cassé, une effraie presque rousse s'envola, qui me fit sursauter puis divaguer.

SOMMAIRE

Passion

1

En avril 1959, à l'âge inquiet où l'on commence à différencier le vivant de l'inanimé, à connaître l'absence et à tenir longtemps sur un seul pied, Hélène Mudry apprenait à lire. C'est à six ans qu'elle découvrit la Comtesse de Ségur, sur une gravure du *Mauvais génie* parue dans un almanach de Haute-Savoie, à huit qu'elle se vit offrir son premier livre sans image. Trois ans plus tard, elle se tournait vers Maupassant, écrivain qu'elle trouvait « sensible », si bien que sa maîtresse d'école proposa l'année suivante une entrée directe en quatrième. Bien avant sa majorité, elle obtenait ainsi, avec mention, le baccalauréat en section littéraire. Hormis à la piscine de Douvaine quelquefois, tôt le dimanche et sans s'attarder plus d'une heure, Hélène Mudry était de ces jeunes filles qui sortent peu afin d'éviter de se faire des amies. Elle avait fait le choix des laides, ce qu'elle était sans aucun doute, les pommettes noyées dans des joues trop hautes, qui dévalaient des cernes au menton, et le nez droit indiquant sans préambule les lèvres minces (la supérieure à peine ébauchée, petite rature sèche).

Parallèlement à une puberté tardive qui lui donnait de la température, des rires inconstants et quelques insomnies, elle s'enticha par la suite d'une trentaine d'auteurs, de Proust à Mauriac et de Verlaine à Hugo, qu'elle notait sur le fond comme sur la forme dans des carnets à colonnes séparées. Les

classant par type de personnages principaux, variété de thématiques, quantité de chapitres voire nombre de pages, elle avait ses préférés et ses parias qu'elle affublait de surnoms, ses impétrants et ses incontestables qu'elle mettait en duel. Sans vergogne, elle organisait des défis, réunissait des maîtres enviés et des disciples conquérants, séparait des filiations. Elle passait des semaines Cesbron aux mois Marcel Aymé et des années Vian aux nuits Barjavel. Cela tenait de la joute et du passage de témoin, mais sans qu'aucune hiérarchie ne fût trop longtemps bousculée.

2

Lorsque son père métallurgiste à Bonatrait mourut d'un accident de voiture durant l'été 72, sa mère entra définitivement en dépression, comme soulagée de ne plus avoir à justifier ses sourires. Hélène Mudry, qui n'était qu'à moitié chablaisienne, fut alors placée chez une tante maternelle en Auvergne, laquelle la fit rapidement entrer à l'auberge de Massoubre, village déserté l'hiver, mais assailli quelques mois par an de randonneurs plus volubiles les uns que les autres, néerlandais pour la plupart. La jeune serveuse emporta ses livres dans une malle, mais contre toute attente l'ouvrit peu, épuisée chaque soir et anxieuse d'être à la hauteur dès le matin. Hors saison, elle aidait aux champs. Plusieurs années passèrent sans accroc, loin des études et du bruit des villes, auprès de draps sentant l'ammoniac et de tables bancales en formica. Son horizon de bonne, jusqu'à sa majorité, n'eut rien d'exaltant, mais ce morne cocon lui convenait si bien que la jeune prodige perdit peu à peu ses capacités d'initiative, ses

facultés d'adaptation et ses désirs de grandeur. Elle garda quelques rêves appauvris, mêlés de souvenirs fastes d'une littérature brouillée dans sa mémoire d'enfant, retenue par mégarde. L'intérieur de la malle, qu'elle ne visitait plus qu'à l'occasion de brefs assauts de nostalgie, se mit à prendre une vague odeur de miel ranci. Au milieu de gestes automatiques et de pensées en boucle, Hélène Mudry s'enticha des pierres et des roches ramassées à ses heures perdues sur les rives de l'Aigronne, cailloux cassés ensuite au marteau dont la variété des vacuoles colorées parvenait à l'émouvoir.

3

Fin juin 1977, lorsque sa mère mourut d'une nouvelle tentative de suicide, Hélène Mudry s'installa à Thonon-les-Bains, dans un petit appartement payé avec l'héritage familial qui laissait entrevoir la Dent d'Oche depuis le cellier. Sans hésiter une seconde, elle accrocha sur le mur à contre-jour, le Pissaro en canevas qu'elle avait toujours apprécié au-dessus de l'étroit lit parental. Retrouver les couleurs des Cornettes de Bise, le métal de la source Cachat et l'écume du Lac lui fit du bien sans toutefois la transporter. Plus placide que sereine et plus éteinte que sérieuse, la paix intérieure dont elle donnait à tous l'impression, était surtout le masque d'un vide tranquille, mais sans échappée. Retourner dans la région de son enfance afin de postuler comme femme de chambre dans un hôtel de chaîne internationale, avec des horaires qui lui enlevaient toute possibilité d'indépendance, alla de soi. Elle entra aux Voyageurs, sans jamais savoir d'ailleurs qu'elle y avait été conçue, un soir de paie, vingt-trois ans plus tôt.

Dès le début des années 80, Hélène Mudry prit l'habitude du cinéma, d'abord dans la petite salle du Vendôme, rue Chantecoq, puis, grâce au moniteur payé avec ses économies, écran rudimentaire dans la fente duquel elle glissait machinalement chaque dimanche, sauf le premier du mois quand sa tante de Massoubre venait souper, l'une des cassettes vidéo dénichées à la brocante. Elle en possédait plusieurs cartons pleins, trouvés entre des encyclopédies délavées et des poupées sans tête, films américains d'avant-guerre pour la plupart, avec des jaquettes coloriées au feutre, qui la confortèrent peu à peu dans sa nouvelle passion. Les lettrines ouvrant avec faste les génériques de films en costumes en formaient l'acmé. Dans son vertige cinéophile naissant, elle s'aperçut assez vite qu'il lui était difficile de passer outre certaines séquences, qu'elle devait regarder le même film de nombreuses fois avant d'en quitter l'emprise. Semblable à son engouement névrotique pour la lecture, qui lui avait fait tout accepter, puis tout relire, une affection froide, boulimie fantasque pour l'image cinématographique, la posséda bientôt. Ces films ouvraient des ramifications imprévues sur tant d'autres œuvres disparates, qu'il lui était ainsi permis de s'attacher successivement à des réalisateurs contradictoires, des acteurs divers et des genres opposés, sans qu'elle n'eût jamais à renier qui que ce soit. Par la grâce malade de son visage plutôt terne, lequel lui rappelait confusément un oncle anémique qu'elle n'avait connu qu'en photos, mais dont on l'avait toute son enfance assurée qu'il souffrait sans jamais se plaindre, Hélène Mudry avait jeté son dévolu sur Stewart Granger.

Le premier film qu'elle vit de lui la marqua durablement. Quittant femmes et enfants, celui-ci partait découvrir le monde et se heurtait autant à ses préjugés qu'à ceux des divers autochtones qu'il rencontrait. Alors qu'elle n'avait encore fondé aucune famille et ne possédait rien, cette fable humaniste développa en elle le désir de tout laisser derrière elle. Sous influence, elle démissionna avec fracas des Voyageurs et décida, non sans frisson, de prendre le premier avion en partance. Ce n'était que le début, mais déjà la certitude que sa vie ferait d'une manière ou d'une autre, écho à l'intensité d'incarnation de celui qu'elle n'appelait plus que « Stee-Ger ». Elle ferait de son existence apparemment vouée à la banalité, une œuvre d'art rigoureuse, fidèle en tous points à ces rôles exigeants qu'un homme, un jour, avait osé incarner. De détails signifiants en décisions apparemment arbitraires, de principes intangibles en valeurs mouvantes, elle saurait refléter par le choix de ses actes, ce parcours d'acteur auquel il lui deviendrait vital d'être fidèle. Elle partit donc en Sardaigne. Faisant du stop et dormant à la belle étoile, assez longtemps pour s'endurcir, mais pas assez toutefois pour oublier le cinéma qui rapidement lui manqua, son voyage initiatique lui donna plusieurs jours de fièvre ainsi qu'un goût prononcé pour la photographie de rochers plats, inondés de soleil au milieu des carlines. Lors de ses longues marches, elle ressentit une vigueur indistincte, sorte de force vive qui s'emparait de ses bras et de son torse, et qui persistait encore à la tombée de la nuit. Invincible, rien n'aurait pu l'atteindre, comme ces femmes qui telles des guerrières sortaient jadis tête nue à l'automne. Pourtant, lorsqu'elle finit par revenir en

France deux mois plus tard, la mine exaltée et le regard lointain, son petit appartement l'accueillit comme si elle n'était jamais partie. La Dent d'Oche se découpait à l'identique, des étiquettes d'eau minérale à l'œil-de-bœuf de son cellier.

6

Quelques mois plus tard, le 25 février 1983, Hélène Mudry finit par trouver un mari. S'appuyant sur le nouveau film de Granger qui la fascinait, maladroite ode au progrès décrivant un paysan courageux qui parvenait à attendrir une femme du monde frivole puis dévouée, elle s'était mise, en blouse noire et lavallière, à fréquenter les séminaires d'Annemasse et d'Annecy. Elle servit ainsi le champagne à des médecins qui ne la voyaient pas, à des avocats qui fumaient devant elle et à des prothésistes dentaires qui semblaient l'épier, jusqu'à ce qu'un notaire s'inquiétât de ses sourires sans grâce, mais toujours prompts. Elle se découvrit frigide, mais n'en laissa rien paraître, du moins le crut-elle. Jean-Louis Brohan, un Breton d'Ille-et-Vilaine qui avait autrefois écrit quelques papiers néo-kantiens, mais qui se voulait poète avant tout, heureux d'avoir enfin meublé sa vie d'une présence féminine, ne s'attarda pas à démêler le vrai du faux dans les soupirs parfois violents qu'Hélène exhalait sous lui. Ils choisirent d'emménager à Paris, rue Vieille-du-Temple et eurent deux enfants, presque coup sur coup, qu'elle proposa d'appeler Claude et Gilles. Au dernier étage d'un immeuble haussmannien, l'appartement conçu par le décroissement de multiples chambres de bonne, portait dans son architecture même le sens qu'elle voulait confusément donner à son

existence. Enclin à défendre les intérêts de notables compromis dans toutes sortes de renvois d'ascenseurs, le notaire gagnait bien sa vie. Il avait autant de satisfaction même pas hautaine à avoir sorti du ruisseau une serveuse un peu gauche, que celle-ci avait de fierté à peine exprimée à voir son parquet lustré et ses enfants toujours habillés de neuf, quelle que fût la saison.

7

Malgré le confort de sa nouvelle vie et l'évidence de l'amour qui la liait à ses enfants, Hélène Brohan ne put se défaire de cette fâcheuse attirance pour la mise en actes de ce qu'elle voyait à l'écran. Les films de Stewart Granger continuaient de la soumettre à leurs jeux. Il lui fallait toujours plus de correspondances et de liens entre les péripéties qu'affrontait l'acteur et sa propre vie. Lorsqu'elle découvrit ce drame psychologique qui mettait Granger en demeure de choisir entre une marquise et une prostituée, et qui prenait la seconde malgré sa perversion, qui redoutait d'en jouir tout en jouissant d'en souffrir, l'idée du vice comme fatalité, du plaisir destructeur, car toujours indompté, la charma. Après quelques mois d'hésitation, elle commença à arpenter le soir, prétextant des sorties « entre femmes », certains quartiers périphériques derrière la Bastille. Les jupes repliées un peu trop haut et les paupières noircies, à l'abri de la même porte-cochère, elle soulageait les dents serrées quelques habitués de ces ruelles en pente. Ne possédant pas de studio et redoutant de monter dans la voiture d'un inconnu, elle ne proposait que de branler pour deux billets. Elle le faisait soigneusement, trop peut-être,

sans jamais dire un mot, redoutant que le client exprimât une quelconque remarque, mais la plupart du temps celui-ci ne savait quoi dire, caressant à peine son manteau du bout des doigts, essayant encore plus rarement de lui arracher un baiser, si maladroitement d'ailleurs qu'il lui suffisait de se redresser vivement pour que l'homme effarouché disparût à nouveau dans la pénombre et reprît sa couleur grise, attendant la fin de la manœuvre. Assez vite cependant, la situation lui pesa. Elle voulut chasser le mal par le mal et ne trouva rien de mieux qu'un nouveau film à investir, seul antidote conséquent au stupre dans lequel elle se vautrait sans y trouver de réel plaisir ni de souffrance durable. Il s'agissait de l'un des rares films où l'acteur mourait à l'écran après une rixe sans espoir, face à trois brutes qui ne lui avaient laissé aucune chance. À sa façon vaillante d'avancer vers ses agresseurs, le visage immobile et les yeux brillants de larmes, Hélène Brohan comprit qu'une autre manière d'être fidèle à Stewart Granger s'emparait d'elle. Un soir de printemps, après avoir couché les enfants et baisé le front du notaire crispé sur la fin d'un sonnet, elle s'enferma dans le cabinet de toilette pour s'ouvrir les veines. Son époux affolé la trouva une heure plus tard. Le médecin de famille conclut abruptement à un malaise vagal suite à la blessure d'un verre à dents ébréché. Personne ne pensa au suicide. Elle-même n'en souffla mot, mais garda toujours sur sa cicatrice de l'avant-bras, un épais bracelet en tissu indien qui soulignait en prétendant le cacher, le stigmate de sa déraison.

Au diapason d'emprises filmiques successives, les années suivantes apportèrent à Hélène Brohan leur lot de remous et de tracas, écarts de plus en plus incongrus qui l'éloignaient des siens en lui donnant ensemble l'impression de perdre pied et la certitude d'être dans son droit. Elle tenait un journal intime orné d'un grand H, mais ne trouvant pas les mots pour décrire ses émois et ses peurs, ne faisait que résumer à gros traits, page après page, le scénario des films qui la hantaient jusqu'à ce qu'elle les mimât. Il y eut ce mois d'amnésie qui lui fit visiter la plupart des services d'Urgences de l'Assistance publique, où elle put à loisir cumuler les encéphalogrammes et les séances de soutien psychologique, période tâtonnante et sans bagages qui lui donnait un air de vierge folle dans les corridors de Bichat et les fumoirs de Lariboisière. Ce fut ensuite l'appel des origines qui se solda par la quête éperdue d'un cousin qu'elle avait à peine connu enfant, mais qui semblait avoir refait sa vie à Monaco, ce qui lui permit de se mêler à la faune des généalogistes et des casinos, après un détour par la Côte d'Opale. Enfin, son engagement communautaire prit la forme d'une active participation à cette insistante aumônerie alsacienne, aux émissaires laïcs toujours impeccablement coiffés, qui la relançait jusqu'à son domicile au grand dam du notaire, petite entreprise aux penchants sectaires (« humanistes et responsables, vite vers demain ») qui faillit la ruiner. Un jour pourtant, lorsque toute la filmographie de Stewart Granger lui fut connue, qu'elle n'eut plus rien à découvrir de lui, Hélène Brohan parut se désintéresser d'un coup du cinéma, du moins ne regarda-t-elle plus aucun film, car si ce

monde la possédait toujours, c'était d'une manière plus insidieuse encore.

9

Toujours présente aux castings, de Lille jusqu'à Lyon, première à faire le pied de grue devant les studios d'enregistrement de la banlieue parisienne, Hélène Austin, dont le pseudonyme lui fut conseillé en douce par une amie éloignée de sa tante, qui signait sous un faux nom des billets acerbes dans la presse féminine, parvint au cours des années 90 à décrocher plusieurs figurations. Elle y sacrifia son ménage, qui ne survécut pas à ces absences répétées, l'affection de ses enfants, qui bientôt ne virent plus en elle qu'une excentrique dénuée d'empathie, mais y gagna à force de maquillage et d'essais de coiffure, une sorte de vivacité du regard qui rachetait l'ingratitude de ses traits. Épouse instable, divorcée en quelques feuillets grâce aux relations de son mari, mère indigne, toujours à parler de ses enfants en leur absence et à se taire devant eux, ne comprenant ni leurs désirs ni leurs craintes, figurante comblée, récapitulant ses exploits dans un classeur à festons, Hélène Austin avait enfin trouvé sa voie. Elle fit ainsi de nombreuses fois partie de ces groupes de passants qui traversent les rues dans la profondeur de champ d'une rencontre ou d'une rupture. Elle bronza sur les plages destinées aux courses-poursuites, bouscula de dos les héros perdus dans leurs pensées qui par cette secousse enfin se ressaisissent, se joignit aux publics enjoués des concerts comme aux manifestants réprimés des films à thèse. Dans un polar célèbre, on peut même la voir furtivement assise sur un

tabouret de bar à l'arrière-plan du trop long final, étouffer un bâillement.

SOMMAIRE

Actrice

En tant que nouveau directeur de casting, Jean Charol était volontiers enclin à la mansuétude. Quinquagénaire en instance de divorce passé par le cours Florent et la City-Bank, lillois d'adoption en raison de la proximité avec la capitale, libéral-socialiste sceptique, son indulgence toutefois (comme celle de tout un chacun) dépendait des affres de sa vie personnelle et des variations saisonnières. L'esquisse de barbe grise sous son regard à peine divergent lui permettait de paraître ensemble observateur et désinvolte, ce que venaient confirmer de fines lunettes portées exclusivement sur le front. Cette matinée-là, après deux essais pour la marque Dentador, aux slogans provocateurs déclamés de part et d'autre d'un chancel d'église, il enchaînait sur le prochain long-métrage de Craig Dassier (trois Molières pour ses adaptations théâtrales de Poe). Du fait d'une erreur de communication, car qui pouvait croire un instant à une désaffection pour ce qui constituait la Porte d'Or du monde moderne, la file d'attente de la rue Colson restait clairsemée. « Tant mieux, se dit-il, on mangera tôt. »

« Voilà, tu t'installes là, ton manteau tu l'enlèves, et tu te mets sous la lampe. On a trois minutes. Sylviane s'assure que tu connais le texte, Marco observe tes gestes, il y a deux passages obligés, tu le sais, mais le reste est libre, et moi, je me fais ma petite impression d'ensemble. Tu es prête ? Tu t'appelles ?

— Laurence Machereau, c'est la toute première fois.

— Laurence suffira. Tu as quel âge ?

— Trente ans. J'ai mis longtemps à découvrir en moi ce besoin de jouer... Il était là pourtant, très profond, enfoui, mais vital. Je ne saurais vivre loin d'une scène...

— Et bien, profite !

— Je me suis battue pour toi, mais cela tu l'as déjà oublié ! J'ai attendu, attendu et pas une fois tu n'as eu un regard autre que conciliant. Moi, je me moque de ta douceur et de tes compromis, tu m'entends, je me moque de tes attentions, toujours détournées, toujours à côté ! Ton cœur, c'est quoi ? Ta vie, c'est quoi ? Tu m'as regardée ? Depuis quand ne m'as-tu regardée ? Moi, c'était la chamade à chaque rencontre, dès que tu revenais, je pâlisais, j'étouffais, folle de toi, et ta distance, c'était bon, c'était comme si je devais à chaque fois faire le chemin jusqu'à toi. Mais aujourd'hui, j'ai beau courir, tu ne te rapproches pas, j'ai beau te saisir, tu es absent, souriant et poli. J'ai mis du cœur à l'ouvrage, j'en ai lancé des lignes, mais quelle émotion te fait encore vivre, Simon ? Tu n'es qu'un spectre doux, un fantôme bien tourné, le souvenir transparent, émiétté, de tout ce que j'ai grâce à toi connu.

— Bien. Il y en a encore six à passer et puis on te dit quoi. Tu peux attendre à côté.

— J'étais comment ? C'est important pour moi de parvenir à émouvoir, à éclairer, à inquiéter aussi. J'aime le jeu.

— Plus tard. On est là pour te juger, pas pour t'enseigner quoi que ce soit.

— J'ai fait des erreurs ? Il faut me le dire ! On apprend tellement de ses erreurs...

— Plus tard, je te dis ! En aparté ! Sylviane te donnera deux-trois conseils, mais là on est à la bourre. Il y en a encore

six. En aparté, tu sais que cela signifie n'est-ce pas ? À la bourre aussi ? »

Laurence Machereau avait joint les mains comme il le fallait en disant « j'ai beau te saisir », mais au moment du « cœur à l'ouvrage », quand elle devait toucher sa poitrine, ça ne passait pas. Elle avait appuyé négligemment, tout entière dans le texte, sur son sein gauche, comme s'il n'était qu'un accessoire (un repli du corsage). D'ailleurs Marco avait fait la moue et Sylviane levé les yeux au ciel : Charol était bien d'accord. « Une femme aussi machinale n'a pas assez de personnalité, avait-il aussitôt pensé. Elle doit être distraite au lit, oublier le partenaire, trop concentrée sur sa bonne tenue (perdant de vue l'essentiel), les mains où il faut, mais sans jamais s'appesantir. » Son regard erra un moment sur les murs de la grande salle. Les affiches des dernières campagnes de la marque Dentador rivalisaient de provocation salutaire. Beaucoup d'images néo-sulpiciennes détournées par des graffiti paillards, de religieuses à la limite de l'extase, de prêtres résolument amoureux. La deuxième était entrée. Jean Charol sans cesser de parler en lui-même (en « homme d'intérieur » disait-il avec malice), lui donna les indications d'usage. Il pleuvait dru sur les *bow-windows* de la rue Nationale, et cela déjouait comme un fait exprès l'impudeur de ces fenêtres sans rideaux. Il lui faudrait encore courir jusqu'à la station de taxis, louvoyer entre les passants du square, se méfier des embardées des camionnettes au rond-point Vauban. Il pleuvait comme chaque jour sur cette ville maussade qu'il était convenu de trouver jeune et festive (alors qu'elle sentait la mort).

« Ton prénom et ton âge ?

— Sandrine Bernheim, vingt ans.

— J'ai dit ton prénom, tu pourrais t'appeler Delon que ça ne changerait rien ! Allez, la gosse, on y va ! On n'a pas toute la journée, tu t'en doutes. »

Le texte était haché, la fille un peu grasse, les mains soignées cependant avec des bracelets mariés avec précision aux baskets pastel (flambants neufs). Marco s'était esclaffé quand elle s'était empoigné le sein, comme si elle allait le sortir pour la tétée. « Trop de certitudes, pas assez d'hésitation, un peu comme l'état de ses mains, diagnostiqua immédiatement Charol. Elle doit avoir tout un rituel au lit, choisir sans temps mort les positions et l'organe à investir, scolairement, avec ses seins lourds à portée de main (au moindre doute). » La jeune impétrante ne demanda aucun commentaire sur sa prestation. La suivante entra en souriant gentiment. Charol maudissait d'avance les pavés glissants de la Grand'Place et la queue à la brasserie avant d'obtenir une table ; la queue de ceux ayant réservé, un comble. Le plat du jour du mardi ? Le même depuis trois ans (cassoulet de la mer, fade, mais robotatif). Non, simplement fade, avec ces quenelles en farine de poisson et ce serveur toujours enjoué, toujours satisfait (l'inepte con) de ce que la vie lui proposait chaque matin. Comment peut-on prétendre à la joie de vivre lorsqu'on porte une chevalière à initiales ? Et le pire de tout cela, c'était qu'il allait plaisanter avec cet homme, en espérant que l'assiette soit mieux garnie, que l'addition vienne plus vite, que ce type lui soit par ces marques d'attention, d'une manière ou d'une autre, débiteur.

« Cynthia Vollaire, vingt-sept ans.

— Je m'en fous de vos noms, putain ! C'est ce qu'il y a de moins intéressant en vous, c'est assez clair là ? C'est déjà bien qu'on t'écoute ! Mets-toi là, plus à droite, sur l'étoile. Plein cadre, poupée ! »

Si Charol apprécia d'emblée la douceur qui émanait de la fille, la suite vint rapidement le décevoir, à mesure que le style de l'actrice se changeait d'évidence en grossière manœuvre de séduction. Lorsqu'elle mit prestement la main sur ses deux seins, la langue trop longtemps sur la lèvre inférieure, le chiqué ne faisait plus aucun doute. Sous le pull étroit (mais était-ce depuis le début ou juste à présent ?), les tétons dardaient. Sylviane déglutissait lentement, Marco souriait, Jean Charol bandait et c'était tout cela ensemble, bien entendu, qui n'allait pas. « Une fille qui vous excite en quelques minutes, se plaisait-il à répéter, ne tient pas la route. Elle s'empale sans hésitation (ou vous lèche), comme si cela allait de soi, vous jouissez et puis plus rien. Rien. Pas d'énigme, trop de simagrées ensuite qui ne font qu'agacer le bout. C'est une fille qui en somme a bandé pour vous ! L'érotisme ne se conçoit qu'avec des laides pas trop ardentes (mais attentives), il ne s'envisage sérieusement qu'au gré de liaisons ancillaires. » Ce credo de Charol était l'un de ceux auxquels il tenait le plus. Il la congédia si brutalement qu'il s'en étonna lui-même. Les corps enchevêtrés de religieux de toute obédience dessinaient sur la plus haute affiche Dentador une morale sans équivoque : les corps arqués, agenouillés, empilés composaient un alphabet digne d'Arcimboldo, clamant un séditieux « c'est la vie ! » en lettres capitales.

« Tu as un beau cul, bien ample, on voit même le bout de tes seins, si je t'assure, mais je suis désolé de t'apprendre que je suis pédé. Pédé de père en fils.

— Vous n'avez pas à me dire ça, c'est du fascisme à l'envers...

— Je dis très exactement ce qui me plaît. Suivante !

— Vous n'avez qu'à engager des mecs ! Je n'en reviens pas !... Si vous étiez vraiment gay, vous seriez plus tolérant : vous vous moquez de moi !

— Je ne mélange jamais le sexe et le boulot. Allez, vire, que je te vois encore une fois de dos ! »

Était-ce son érection récente si vite retombée, ou la satisfaction de recevoir quelqu'un sans atours ni manières ? La suivante donna immédiatement à Charol le sentiment du naturel, d'une timidité non surfaite (d'une humilité même), qui contrastaient avec la très agréable symétrie des traits et le gracieux port de tête qui auraient du la rendre orgueilleuse. Elle au moins avait le droit d'être hautaine, choisisseuse, impitoyable, et pourtant elle s'avancait sans fioritures. « La grâce, se dit Charol, ça ne s'invente pas. » Il eut un moment d'indulgence pour le profil des cariatides de la façade de l'Opéra, le duvet blond des Flamandes, les estaminets au bout des chemins empierrés et les forêts envahies de trémelles. Le Nord n'avait que quelques secrets (qu'il avait depuis longtemps éventés), mais qui le rassérénaient encore de loin en loin.

« Tu es prête ?

— Oui.

— Tu me donnes ton prénom, ton âge, et tu commences.

— Kim, vingt-deux ans. »

Le texte se déroula sans à-coups, avec une voix cassée plutôt émue, un accent tendre et soudain des envolées cinglantes (qui donnaient le frisson). On devinait sous le simple caraco, une poitrine bien dessinée, harmonieuse et saine, qu'elle effleura au moment voulu, d'une manière qui disait tout à la fois sa fragilité et l'intensité de sa présence. « Voilà une fille qui donne tout ce qu'elle a dans l'instant, admira Charol. Sans calcul ni retenue, mais avec une élégance telle que ses abandons n'ont rien d'obscène. Une grande actrice dans quelques années (et sans doute un super coup). »

« Très bien. Nous te rappellerons dans quelques instants, après les deux dernières.

— Merci. »

La suivante, dont le déhanchement n'était pourtant pas particulièrement outré, ne pouvait que déplaire à Charol. Il glissa un coup d'œil vers Marco qui contre toute attente semblait pour une fois sous le charme, vers Sylviane qui somnolait. La tenue, à la rigueur, pouvait aller, mais dès qu'elle parlait (avec cet insupportable accent du Sud), il n'y avait plus rien à sauver. Son regard rencontra celui du Christ en croix de Dentador. La couronne d'épines changée en feuilles de vigne et le ventre replet en avaient fait un Bacchus affable, mais il n'avait plus envie d'en sourire. Charol aimait les catégories, du moins celles qui aident à préciser les relations, les comptes et les habitudes, celles que l'on établit pour se donner l'impression de maîtriser le temps. Il classait par précaution, numérotait par prudence, sans esprit de synthèse ni capacité de généralisation. Il jugea ainsi sans hésiter qu'il était naturel que Kim fût arrivée à ce stade-là de la compéti-

tion. Elle en était comme le pivot, annoncée par celles qui l'avaient précédée, par l'éclat de leur regard, la tension de leur nuque, et valorisée par les suivantes dont la fadeur n'était qu'une nouvelle occasion de la rehausser.

« J'ai vingt-cinq ans et je m'appelle Claudine, je veux faire du cinéma depuis toute petite, enfant déjà je récitais comme personne. Commencer par un drame psychologique c'est un vrai challenge, j'ai toujours voulu incarner des rôles forts, des rôles qui donnent la pêche, qui m'aident à me construire.

— On ne t'en demande pas tant, ma grande, joue simplement le texte pour lequel tu es venue. »

Sa diction était raide et ses postures si accusées qu'il n'y avait rien à attendre d'elle. C'était un jeu comme Charol en voyait régulièrement (plusieurs fois par semaine), davantage influencé par les poses de la télé-réalité que par l'étude du répertoire. Sa façon de joindre les mains la changeait en madone et celle de se toucher les seins la faisait pute. Sa colère était explosive, ses larmes abondantes, ses silences prolongés et ses déclarations éperdues. On imaginait bien les hululements durant le coït, la tête qui roule sur l'oreiller, les supplications d'arrêter puis de poursuivre, et soudain (sans crier gare), le plus grand sérieux pour aller fumer au balcon.

« Tu peux faire entrer la dernière.

— J'ai beaucoup aimé jouer cette scène devant vous, j'avais tellement peur et en même temps c'était tendre, aérien, jouissif...

— Et bien, c'est toujours ça.

— Je prends tout ce qu’il y a à prendre, les rôles m’émeuvent ou pas, me touchent ou non, je n’ai pas de plan de carrière. Je suis mon instinct comme un animal.

— C’est bien, tu gagneras du temps. »

Charol était tellement excédé qu’il avait envie d’un autre cigare. Ce casting l’ennuyait, avec son texte pesant et ses scènes attendues, toute cette effervescence parce que le metteur en scène était connu au théâtre. Sylviane bâillait sans gêne et quant à Marco, cela faisait longtemps que son rôle de passeur équivoque lui pesait. « Du boulevard, voilà le cinéma français, fulminait Charol en vérifiant la position de ses lunettes, avec des portes qui claquent à chaque travelling et des retrouvailles en musique ! Il faudrait autre chose, mais quoi, bon sang ? De l’audace ? Tout le monde crève d’audace ! Aujourd’hui on ose à tout bout de champ ! (Un peu de honte, ce serait bien.) » Et puis cette Kim, il avait bien envie de se la faire, mais cela mettrait sans doute quelques semaines vu le profil. Et la pluie qui ne s’arrêterait pas avant la nuit, et la crème brûlée passée au micro-ondes (qui serait froide par en dessous), et cet accent qui donnait même aux notaires et aux médecins une allure de locataire de mobile home, et cette impression d’être cerné, sans aucun moyen de se planquer, avec les beffrois comme des miradors qui scrutaient les plaines inondées, et ces matons rigolards qui en toutes occasions lui tapaient sur l’épaule.

« Jeanne, vingt-cinq ans. »

Beau brin de fille (« grande tige » selon la nomenclature Truffaut), avec une chemise ouverte de quatre boutons, au

décolleté inexistant. Assez logiquement, tout chez elle restait dans l'allusif. Elle ne joignit pas ses mains, mais en proposa l'ébauche, et c'est la paume de sa main droite qu'elle pressa au lieu du sein. « Encore une intello qui fait dans l'abstraction, s'offusqua Charol. Frigide comme la plupart des autres (sauf Cynthia et Kim), une frigide qui veut sublimer sa froideur dans le symbolique, qui va nous pondre un jour un traité sur je ne sais quel trait de personnalité féminine bien évidemment occulté, qui peint même, je parie, qui peint des pigeons morts façon Bacon ou pire qui écrit de la littérature enfantine, ou de l'autofiction très crue (du chiqué toujours). »

« Dis, pourquoi n'as-tu pas fait les gestes requis ?

— Requérir, c'est toujours amputer. Ordonner c'est fausser. Ces gestes, j'ai voulu les transcender, en faire des signaux de reconnaissance.

— Ah ! Et ce signe-là, tu le connais, je suppose ? C'est la porte. »

Après l'audition qui choisit à l'unanimité Kim (et la dizaine de feuillets qu'il dut signer avec elle), Jean Charol proposa de raccompagner l'actrice. Par chance, il ne pleuvait plus, ce qui lui permit de faire un détour par la passerelle du zoo, afin de s'amuser ensemble de la boiterie du vieux rhinocéros blanc (c'était lui le vieux rhinocéros blanc, en tous cas il aimait le suggérer). Une soudaine inquiétude lui fit consulter son calepin, pour constater soulagé qu'il n'avait pas ce week-end la garde de Fabien (8 ans). Il réalisa avec déplaisir que c'était la première fois que cette absence lui convenait, et puis oublia dans la minute cette blessure d'amour-propre. Il l'emmènerait à Bray-Dunes la fois d'après (s'il retrouvait le cerf-volant).

Contrairement à ce qu'il aurait pu craindre, Kim accepta sans difficulté de monter boire un verre dans son studio, au bout de l'avenue du Peuple-Belge, et ne repoussa pas les deux doigts impatients sur sa cuisse. Cinq verres de vodka opalescente plus tard, c'était la main entière. Elle la prit entre les siennes et la posa sur sa poitrine. Sur le futon à même le sol, il l'embrassa (avec fébrilité), à l'écoute de ses soupirs, fasciné par cette souplesse qui ne semblait pas apprise et cette douceur qui ne manquait pas d'être mutine. Lorsqu'il approcha son sexe de sa bouche, elle sourit en lui proposant ses seins.

« J'aimerais que tu les aimes comme je les aime. »

Un peu surpris, Charol la vit retirer ensemble caraco et soutien-gorge. Oscillant en cadence (sans repli ni relief), deux prothèses mammaires bronzées roulèrent bientôt autour de sa verge, deux balles de tennis couleur chair qui l'emprisonnèrent sans se déformer. Il imagina un court instant qu'une fois qu'il aurait joui, le sperme resterait sur elles en suspension, sans s'écouler vers le bas, mais au contraire en équilibre instable (presque indécent). Posées sur son torse mince aux clavicules saillantes, les demi-sphères appelaient toute une série de comparaisons sportives particulièrement démotivantes. Kim s'en aperçut et sans se démonter, roula sur le dos cuisses écartées, pour mieux l'inviter à la rejoindre.

« Viens te ressourcer, monsieur le Directeur. »

SOMMAIRE

Nuit américaine

Les larges fesses blanches et les rires aigus se rapprochent en vagues successives des grands majordomes à dreadlocks, repères optiques des plus rassurants pour indiquer avec ces fossettes qui ne se crispent jamais, les toilettes aux unes et aux autres les buffets. Installée au cœur des cédrières, l'Isba déverse ses invités sur pilotis et comme une transparence des années cinquante, le décor tremble un peu avant de s'évaporer vers le haut. Dans la pénombre accueillante, un secret palpite en creux et doit être dit, mais en dépit de ses stratagèmes, l'image tient bon, qui ravit l'assemblée et permet aux femmes de chuchoter entre elles, larmes légères aux coins des yeux, les lacis du lac en contrebas.

Flap !

« Quelle excellente idée de redonner vie à ce décor qui a enchanté mon adolescence ! s'exclame une quadragénaire aux cheveux mats et au corsage Benson. Depuis ce soir d'hiver où je découvris le film, il me semble ne l'avoir jamais quitté, l'habiter pour toujours... L'enfance ne cesse jamais de fleurir !

— En ce qui me concerne, il n'a pas qu'embelli ma vie, il l'a transformée du tout au tout, paille sa voisine, plus grande, mais plus sèche, caméra DV à l'épaule. Je suis ce que l'on appelle une miraculée. Tout comme vous, je ne serai plus jamais la même et cette renaissance, je la dois à cet homme, et à lui seul !

— John Pratchett est un titan, reprend la première soudain sévère. Seul le cinéma a su nous baptiser : comment ne pas croire en lui ? Il s'en est fallu de peu... »

Grinz !

À *Marey Island*, tout devient possible l'espace d'une nuit, l'espace de chaque nuit, c'est-à-dire de chaque fête. Mais qui peut se permettre de croire encore aux secrets ? Les caméscopes se saluent mutuellement, de brèves sonneries retentissent, trois mesures de Wagner annoncent un appel. Une main s'oublie sur un cul : *Flap !* Un portable se referme dans l'urgence : *Tzank !* Un nouvel arrivant est passé au détecteur de métaux : *Grinz !* La musique martelée prend de l'ampleur, enveloppe et rassérène.

Jack !

Jack !

Jack !

You kiss me !

You kiss me wrong !

Un verre de jus de tomate, agrémenté d'un cresson sculpté en trident, logo de la firme biologique Veggies Star, se met à circuler de main en main. Il finit par rejoindre celle finement veinée de l'hôte exceptionnel qui ce soir accueille avec bonhomie : John Pratchett. Les yeux mi-clos, le producteur écoute jacasser une starlette. Ses lèvres rougies se plissent comme pour lancer un bon mot, mais une ombre passe et soudain ravisé, il continue de regarder en silence la jeune candidate, cambrée comme au lavement, qui fait des mines.

« Il faut toujours ce temps incompressible de simagrées et de poses, d'autofiction assommante et de souvenirs colligés avant qu'elles ne vous sucent, pense-t-il avec bienveillance. Et celles qui parlent n'avaient jamais. » Les confidences tombent les unes après les autres sous les tamaris, emphatiques à mesure que l'heure avance, à peine troublée par les éclaboussures et les plongeurs.

Tzank ! Grinz ! Tzank ! Grinz !

« Rendez-vous compte, hurle un vieil homosexuel à canotier, il a su produire tant de fresques intempestives, tant de sagas décalées, c'est un démiurge !

— Mon oncle dit même « le dernier », vocifère une rouquine déjà ivre, les yeux rivés sur les messages de son téléphone en sautoir. Et puis, il sait si bien recevoir, donner à chacun l'impression qu'il est le plus attendu. Oh ! Regardez le charme de ces jeunes gens, leur infinie jeunesse, nous sommes sur la bonne voie ! C'est bien simple, il me semble que c'était hier que je me lançais à corps perdu dans le tourbillon d'Hollywood. Dans l'intimité, nous appelions ce monde inaccessible « Emerald Plot », l'avons-nous atteint ?

— Vous savez bien, ma chère, qu'il se transforme à vue et que nos approches l'ont définitivement changé, amélioré, régénéré ! »

Grinz !

Suscitant des trépignements d'approbation, Terry Golding, l'orphelin blond de la série des Wild Dragsters, n'en finit plus de donner l'accolade à ses aînés, sans oublier de sourire aux

dames, héros affable toujours à l'affût d'un auteur qui saurait le sertir. Il est blond, même aux tempes, avec une pomme d'Adam dont la perpétuelle oscillation captive. Le feu d'artifice reflété dans son verre vieillit les peaux maquillées qui le cernent. Des cœurs jaune pâle en plein ciel, griffés Fireworks inc., surgissent puis s'estompent entre les rosaces mauves et les fusées lumineuses.

Flap !

Verdi retentit, puis Bizet, non loin de trois couples qui se sont pourchassés en riant fort, et qui barbotent maintenant sous les vivats complices. Vont-ils copuler là en son honneur ? Et si oui, dans quelle succession de positions ? On dit que seules la première et la dernière comptent, mais après tout il y a des enfants. Ces postures sont-elles d'une manière ou d'une autre liées au secret ? Tentent-elles de l'annoncer ?

Flap ! Flap ! Flap !

Le jeune premier se recoiffe avec agilité, tanguant plus qu'il ne marche, glissant plutôt qu'il ne danse, entre des groupies aspergées d'eau claire dont les toisons fournies, des aisselles au bas-ventre, attirent plus d'un regard. Quelques voyeurs font des panoramiques nonchalants sans en perdre une miette. Encore Wagner et Verdi, maintenant Carl Orff, aucun portable ne reste longtemps froid. Une blonde aux gants noirs, qui fait mine de se caresser avec un magnum, suscite brièvement de l'attention avant que de petits groupes n'en déplorent la fausse insolence. Les invités se pressent, se lancent des mots malgré les percussions et les basses.

Life is like dancing !
Life is like fucking !
Everywhere !
Everywhere !

Ils se reconnaissent, s’embrassent, s’étonnent. Hollandais rubiconds, Texans rasés de frais, Brésiliennes au fessier impassible, avocats juifs déhanchés, assistantes rousses en sueur, Tchèques somptueuses qui rient comme elles jouissent, décorateurs enthousiastes, policiers sur le retour, écrivains en pagaille, la plupart tatoués, à l’épaule ou au bas des reins, de roues cosmiques, de serpents en spirales, d’étoiles en nuées.

Tzank ! Flap !

« Golding est le fils de son père, vous vous souvenez ? s’enquiert sûre d’elle, dans le crissement de ses jambières Gulvan, une belle femme d’âge mûr. Le patriarche de l’Isba, celui qui entend le premier les coups de feu.

— Son fils, vraiment ? Mais quel âge a-t-il donc ? s’inquiète pour la forme une amazone coiffée par Previn’s, les joues mangées de dartres.

— Trente ans, Franz Golding l’a eu avec Barbara Temara, juste après leur divorce... Quelle chance !

— Comme les fêtes ont changé, ne trouvez-vous pas ? se réjouit un impresario au nez à peine cicatrisé. Il n’y avait pas autant d’allégresse autrefois. Pour rire et flirter, nous ne comptons que sur les nuits fraîches, l’amour éperdu, et le rhum sans doute ! Mais aujourd’hui le monde est plus sain et cela m’enchante. Le monde n’a pas rajeuni, c’est nous, et nous seuls, qui l’avions gauchi. »

Tzank !

Sur les jardins d'eau en terrasse, au premier coup d'œil, les strates toxicologiques demeurent immuables : producteurs endimanchés parlant fort, pas encore ivres malgré les couplets admiratifs sur les mérites comparés du vin californien, beaux gosses se regroupant près des piscines marijuana aux lèvres, et un peu plus bas, dans les bungalows qui servent de chiottes, échanges de coke à peine dissimulés entre les intermédiaires, ceux qui partis de rien ne sont pas encore tout en haut. Au gré des heures, un éphèbe peut s'envoyer un litre de vodka, une brunette fumer sur une bouée ou un obèse poudrer sa coupe-rose, sans que l'ensemble ne perde de sa cohérence. Sentant sur son dos à l'horizontal, plusieurs prétendants allonger leur paille, une négresse s'arc-boute. Elle se trémousse sans sourire puis soudain redressée, frotte avec énergie ses épaules talquées sur une colonne grecque qu'elle s'empresse ensuite de lécher. Une lesbienne, très certainement. Deux portables lancent simultanément le même slogan de John Lennon, occasionnant une belle rencontre. Quelques femmes se parlent en riant nerveusement, cigarette éteinte aux lèvres, sans cesser de se filmer entre elles. En dépit des incessantes déflagrations de soleils violacés qui s'accumulent au-dessus du lac, la musique est encore montée d'un cran. Les derniers récalcitrants, bras en l'air, se mettent enfin à tourner sous les pins parasols.

Shake !

Shake !

Shake Baby !

Queen of the bitches !
Queen of my life !

« Vous voilà Golding ! s'écrie Pratchett en écartant vivement les bras. Venez donc à l'intérieur, nous serons bien plus à l'aise pour causer.

— Avec plaisir, cher John, répond l'acteur enthousiasmé. Votre réception est furieuse et bruyante, quelle fougue, j'adore ça ! »

Sous les chuchotements déférents, les deux hommes rejoignent le patio, le jeune poussant avec décontraction, sourire en coin pour l'amusement et l'estime, le fauteuil du plus vieux dont le cache oculaire gauche inspire une crainte exquise, celle de toute la vermine qui pourrait s'y loger. Un peu en retrait, Gary Spector, le réalisateur de *Danger Ottenheim*, discute ardemment avec une jeune femme à l'abondante chevelure auburn, moulée dans un fuseau ébène qui fait ressortir la blancheur laiteuse d'une poitrine véritable.

« L'épouse de Pratchett n'en finit pas de rajeunir, ironise gentiment une sculpturale Afro-Américaine d'une trentaine d'années, la robe en soie imprégnée de parfum Fresby Town. Croyez-vous qu'il la fera bientôt sauter sur ses genoux ?

— Et qui donne la tétée ? répond l'une de ses comparses, plus svelte et plus métissée, la ceinture Clarck en haut des cuisses. Lindsay a quand même quarante ans de moins que lui ! Dans cette tenue, on jurerait voir une jeune étudiante au raout de fin d'année... Quel charme !

— L'amour a vaincu toutes les paraphilies.

— Oui, c'est si vrai !

- Je prends le pari que d’ici quelques instants, Gary Spector va rejoindre John Pratchett.
- Il n’est certainement pas là pour rien !
- Toujours à mendier pour des films que plus personne ne voit, cet hétéro pédant...
- A-t-on idée de filmer autant de biais ? »

Tzank ! Grinz ! Grinz ! Tzank !

La plupart des convives dénudés s’ébrouent maintenant dans l’eau couleur lagon du bassin central. Beaucoup de mains bienvenues entre les cuisses, de fesses écartées par mégarde, de coups de langue brefs, mais signifiants. Gary Spector, peut-être lassé de jeter des glaçons vers la gorge de Lindsay Pratchett, de provoquer son rire accueillant à chaque fois qu’il la manque, se dirige d’un coup vers le patio où le producteur et Golding devisent en face à face, aussi sérieusement qu’il est possible une soirée comme celle-là. M^{me} Pratchett ne cesse de rire alors que c’est bien elle qui détient le secret. À mesure qu’elle traverse les allées, la certitude que tout est joué lui serre la gorge. Et ce n’est que pour cela qu’elle a donné cette réception, pour défaillir et tenir bon, se tenir au pied du drame et poursuivre cependant la pavane.

Flap !

« Tiens Spector, vous ici ? demande John Pratchett soudain affable, en se frottant l’aile du nez. Quand donc travaillerez-vous pour moi ?

— Mais quand vous me le demanderez, répond le cinéaste sur la défensive. Je ne vais pas mendier, pas après *Ottenheim*...

— Oui, mais toujours pas d'Oscar, ni la reconnaissance de *Vanity Fair*, alors que diriez-vous d'une biographie de... »

Terry Golding le coupe en gloussant, avant de porter un toast imaginaire :

« Flaubert ?

— Non, Golding, non mon jeune ami ! Vous êtes décidément très en forme ce soir, non, je propose à Spector... Ted Spencer !

— Spencer, le présentateur télé ? »

Avec sa voix de basse qui murmure, John Pratchett continue les yeux plissés :

« Absolument ! Voilà quelqu'un mort dans des circonstances peu éclaircies, à la suite d'une longue et secrète maladie, particulièrement veule et cupide et en même temps complexe, comme en témoigne l'ermitage qu'il avait fait bâtir à Fort-de-France, alors qu'en dites-vous mon cher ? »

Gary Spector renifle d'importance. Il espérait soumettre un projet. Une histoire d'amour très noire, avec beaucoup d'ironie et d'onirisme, entre Gilliam et Boetticher. Un scénario personnel. John Pratchett déboutonne trop vite sa chemise ocellée, mais en échange semble d'accord. Terry Golding, placé de profil et les cheveux sciemment en bataille, se propose d'incarner Spencer, d'autant que la cicatrice qu'il a sur la joue est naturelle.

« Eh oui, Golding, mais vous savez bien que notre grand réalisateur ne vous aime pas..., se désole le producteur, les yeux noyés d'un coup.

— Au contraire, je suis toujours admiratif du travail que peuvent fournir nos nouveaux Brando... s'exclame Spector. Mais dites-moi, comment exporter votre « Ted Spencer », comment intéresser les Européens ?

— Mais enfin, c'est vous qui posez cette question ? s'emporte Pratchett, un nouveau verre à la main. Alors qu'on se fout bien de ce marché et qu'avec vos romances et vos clichés par centaines, vous n'avez rien à m'envier, mon vieux ! L'Europe ne vous aime que pour vos plans-séquences si joliment *story-boardés*, pour le plaisir cinématique de vos scènes à rallonge, pour les références pourtant évidentes qu'ils ne perçoivent qu'en demi-teinte !...

— Sans vouloir flagorner, ajoute Golding d'une soudaine voix de tête, je crains que John n'ait raison. Vous savez là-bas je suis un parfait inconnu, mais attendez donc mon Richard III, vous n'avez pas idée du snobisme de ces gens ! »

Gary Spector se voudrait maintenant vindicatif. Il a les yeux qui roulent, mais n'a plus envie de parler. Il ne les supporte plus. Ni leur fric ni leurs rêves. Tant de films inaboutis à cause leur étroitesse d'esprit, tant de...

« Il y a des choses qui aboutissent, n'est-ce pas ? lance alors Pratchett en lançant une bourrade à Golding.

— Salauds !... »

Grinz ! Grinz !

De part et d'autre de la balancelle symétrique, des grappes de filles éméchées, qui dénudent leur poitrine pour des riens, s'embrassent sans ménagement. Un garçonnet tenu aux épaules en est violemment détourné par sa mère, laquelle n'en cligne pas moins de l'œil aux *drunk girls*, complice attendrie

de ces inestimables pivots de fêtes réussies. Verdi. Wagner. Lennon. Encore Verdi. Carl Orff trois fois. Une pluie fine humecte toutes les lèvres, celles aux moues préalables comme celles qui se laissent enfin visiter selon l'usage, sous les cygnes-bouées. Lors de l'assourdissant bouquet final, *Hollywood* s'inscrit en spirales violettes sur l'horizon, agrémenté de cœurs gigognes qui semblent fondre. La musique ne décroît pas pour autant.

Finally you dance !
Finally you die !
Don't forget my heart !
My heart is yours !

Les invités se rejoignent, se séparent, s'étonnent sans cesse. Ils parlent de jouissances multiples, d'élargissement de pénis, de choc de civilisations et de marchés boursiers, échangent des vues sur le tourisme, les régimes aminçissants ou le chien du Président, s'opposent en toute sincérité sur le mariage gay, la nouvelle cuisine de Floride, la dernière pièce à succès ou le roman incroyable d'un jeune journaliste rescapé d'une banqueroute. Lindsay Pratchett ne peut plus reculer et le sentiment de l'irréversible la grise tant qu'elle pleure. Prétextant une étreinte, un couple, chemise kaki et casquette Ralph Kensy assorties, la filme à la dérobée. Le cœur sur la main, les invités se préparent à quitter l'Isba. Ils remettent leur caméra dans les pochettes en daim, rejoignent peu à peu les limousines bicolores, lesquelles serviront d'écrans plusieurs heures durant aux sodomies les plus variées, à quelques remontrances aussi. Ils saluent M^{me} Pratchett qui à chaque fois qu'elle sourit, affine ses hanches. C'est un sourire qui se veut

promesse d'orgasme, pas du sien, cela serait indécent, mais du vôtre, celui qu'elle pourrait contempler de la sorte. C'est un sourire qui n'a plus de temps à perdre. Quatre *Gloria*, deux *Tannhäuser*, *Tosca* une toute dernière fois. Les domestiques mexicains ratissent les feuilles orange du bassin, s'exclament à chaque fois que l'un d'entre eux pêche une culotte zébrée Girlystin, parfois collante, le plus souvent parfumée à la mangue. L'arc-en-ciel des coupes fascine pour quelques minutes supplémentaires deux fillettes, enveloppées d'un coup par leur père dans l'étoffe poussiéreuse d'un grand drap écossais. Rose et pailletée, une boule de geisha ironise entre ses voisines de billard, au premier étage du pavillon oriental dont les tapis tachés seront changés demain. Quelques convives encore endormis près des guéridons retournés sont priés en douceur de quitter la place. Toute en courbettes, M^{me} Pratchett veille au grain, caresse une joue, serre un biceps, s'excuse souvent. De grands oiseaux se posent sur les branches des catalpas ; on jurerait des cormorans, mais la mer est trop éloignée, des hérons alors. Les derniers rires abrupts, ceux qui se terminent trop tôt, les font s'envoler vers le kiosque.

Tzank !

« Pratchett, je ne ferai pas votre film de merde et je vous emmerde ! hurle Spector, le buste excessivement penché en avant.

— Vous êtes ivre, répond calmement le producteur. Encore une fois, une fois de plus, une fois de trop... Vous finirez mal ! Vous finirez, pour d'autres raisons, exactement comme C., l'éternel incompris ayant refusé toutes les mains tendues. Je

fais partie de *Mondoplane* figurez-vous, qui produit votre adaptation de Don De Lillo. Vous croyez que je n'ai pas le pouvoir de vous couper encore une fois les vivres ?

— Plus maintenant !

— C'est-à-dire ? »

Terry Golding, soûl à présent, avec un éclat jaunâtre dans le regard, propose alors de raccompagner le cinéaste, mais Pratchett se met à éructer sans nuance, le poing levé.

« Ferme ta sale petite gueule, Golding ! Continue de faire le gigolo pour les assistants-réalisateurs et les apprentis producteurs, tu sais très bien que chaque fille que tu baises ne te fera pas oublier le maton qui t'a pris le cul ! Et tringler un dimanche sur deux la femme de Gary n'a rien de valeureux, tu n'es pas le premier, tu sais, alors comme tu es ici chez moi, tu sors si je le permets !... »

— Mais John, enfin !... »

Hilare et en pleurs, hargneux comme jamais, Spector se lance dans son plus long discours :

« Vous ne pigerez jamais rien à l'Europe, vous deux ! Toi le producteur de merde, oui de merde, avec son infirmité-paravent, et son petit pedigree romantique, sa gueule d'hommage posthume, et toi l'acteur qui s'ébroue dedans jusqu'à plus soif ! J'y vis quatre mois par an, et je peux vous dire que vous en êtes la risée, alors que chacun de mes films est commenté dans des revues prestigieuses, pas de fringues, non, de cinéma ! Là-bas, ils ont une vision tragique de l'existence, quand la nôtre est infantile. Vous me parlez de Ted Spencer ? Le suicide médicalement assisté existe là-bas, une potion à prendre en toute connaissance de cause, lorsque la maladie ne vous fait plus de cadeau. L'humanisme, en somme. C'est quoi ton programme, Golding ? Deux premiers rôles

dans des polars à tonalité libérale, réalisateur d'un film décalé sur la mafia dans cinq ans et ta maison de production à Beverly Hills pour toutes les années suivantes, où tu pourras produire de l'indé. et du cul, en peaufinant le biopic de Bette Midler ? Non ! Rien de tout cela ! Parce que dans vos verres tout comme dans le mien, il y a la potion létale mes amis, le célèbre philtre de Biostas Lab., et ce soir, on rejoue la pièce éternelle des victimes et du bourreau version Huston. Tenez, *The Dead*, c'est nous trois ! »

Flap ! Flap ! Flap !

Lindsay Pratchett attend son mari quelques heures avant d'éteindre les lumières. Elle lui dira le secret une autre fois, ce n'est que l'un des nombreux mystères dont elle aime s'entourer, l'un de ceux qui savent la posséder des semaines entières. Cette fois-là, c'était l'enfant qu'elle avait senti vivre en elle, mais fait passer pour de bonnes raisons. Délaissant le patio, Lindsay se masturbe en vain, plusieurs fois sur le ventre, avant de sombrer dans un sommeil agité, peuplé de matadors sous chapiteau face auxquels elle ne rit plus. Gary Spector qui a prévu le mépris de John Pratchett et l'insouciance de Terry Golding, regarde la star montante s'écrouler sans vomir et le vieux nabab impuissant, aux mains tachées par la chimio, le rejoindre effaré. Enclin à une certaine forme de mansuétude, le réalisateur s'attable. Inspiré, il soigne une lettre où l'abondance de ses motifs peut même s'exalter, puis perd connaissance dans des coliques imprévues.

Dès le lendemain soir, par lettre recommandée, des scénaristes triés sur le volet sont fortement incités à tirer de ce fait

divers une mise en abyme sans concession. En hommage à M^{me} Pratchett qui accepte de couvrir tous les frais.

SOMMAIRE

Huit Témoins

« Je ne peux pas trop vous dire, vous savez, je l'ai à peine regardé... Il venait des Allées, ça au moins j'en suis certaine, mais avec le soleil de cette fin de matinée, j'avais des taches blanches devant les yeux, comme du sable trop chaud, et je ne pouvais rien observer longtemps. J'étais surtout très fatiguée. La ménopause, ça n'arrange rien. Vu d'à travers la vitrine, c'était un passant comme les autres, peut-être davantage pressé, plus grand que la moyenne en tous cas. De toute manière, ce mal de tête m'empêchait de me concentrer. J'en souffre depuis l'âge de cinq ans, on a parlé de crises de foie et même de migraines, mais moi je sais bien ce que c'est : un anévrysme sans aucun doute, une fois rompu, on plonge direct, on ne se relève pas, en quelque sorte c'est l'idéal sauf que lui, avant de péter, il ne cesse de se rappeler à mon bon souvenir. Alors cet homme, puisque vous y tenez, j'ai à peine pu l'entrevoir, comme à travers du verre dépoli, mais il se déplaçait à vive allure, ça au moins j'en suis certaine. Il me donnait presque des vertiges avec sa façon de louvoyer. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Je l'ai vu venir de loin. Depuis ma retraite de cheminot, j'adore détailler le style des gens, alors qu'avant je m'en balançais pas mal. Le style de cet homme, c'était de marcher en rasant les murs, les mains derrière le dos comme s'il était affairé, en ne pensant même pas à s'écarter de ceux qu'il croisait. Il fallait les entendre maugréer ! Lui, comme aveuglé, ne paraissait voir personne. Il tournait pourtant le dos au soleil,

en direction du centre de Pantin. Observer les gens, c'est un peu une marotte, surtout quand on vend des billets de loterie ; c'est comme ça que j'arrondis mes fins de mois, et ça fait quinze ans que je m'y consacre. Si vous saviez tout ce que j'ai pu découvrir grâce à des haussements de sourcils, des rasages imparfaits et des vestons tachés ! Tenez-vous par exemple, cela fait quelque temps que vous passez de bien mauvaises nuits, pas vrai ? Une femme, sans aucun doute...

— Je n'ai pas eu le temps de le retenir. Il aurait dû voir pourtant que j'étais en faction ! Sans prêter la moindre attention à mon uniforme, il a poussé la barrière d'un geste machinal, a défait les boutons de son manteau, des boutons en nacre beige, et puis, après une profonde inspiration, il a franchi le seuil, enfin l'ancien seuil. Je n'ai pas imaginé une seule seconde qu'il ait pu être malvoyant, puisqu'il se rendait sans hésitation aucune vers le Platania. On voyait bien qu'il en avait l'habitude, j'ai été pris de court... L'expérience policière se forge sur le terrain, alors ce jour-là j'ai beaucoup appris.

— Je le connaissais bien : c'était toujours le premier à prendre son ticket, chaque mercredi au Platania. À Pantin, la séance de onze heures est celle des couples infidèles et des retraités, mais aussi des originaux. Son billet, il me le tendait en répétant à chaque fois son antienne, surtout ne pas lui révéler le thème du film. Il voulait garder la surprise, ne rien découvrir à l'avance, c'était une forme d'érotisme, je crois. Nous changions de programmation chaque semaine, mais les gros succès pouvaient rester le mois entier, alors il en a vu des nanars, vous pensez bien ! En 1974, c'est un peu obligé, non ?

Je sais bien que ce n'était pas mieux avant, mais enfin, avant il y avait Jouvét tout de même... Eh bien notre homme, il restait à chaque fois jusqu'au bout, y compris aux films de Lemoine ! Moi, ceux-là, ils me mettent mal à l'aise. Cela dit, je ne suis qu'ouvreuse, et pas vraiment cinéphile : je commence bientôt les Beaux-Arts. Sinon, j'adore vos yeux.

— Je l'aimais bien comme voisin. Taciturne, mais certainement prêt à rendre service si nécessaire. À Pantin c'est comme ça, même si les jardins sont étroits et les jeunes têtus, on s'entraide. Les Moulins y sont pour beaucoup. Et l'odeur des bouleaux aussi : au printemps c'est comme le jasmin. Ce n'est pas pour rien que les fenils se sont changés en bistrots. À cause de sa mauvaise grippe, il avait enchaîné plusieurs semaines sans aller dans le centre, et puisqu'il ne communiquait jamais avec nous, comment voulez-vous qu'il l'ait su ? Comme un cheval retourne à l'écurie, il a fait son chemin habituel. Pas d'ombre sur la rue, pas d'odeur de sucreries, et le vacarme du marteau-piqueur ne l'a même pas fait tiquer. Le matin même il faisait encore son jardin, je l'avais vu couper la tige jaune de toutes ses tulipes. J'ai le double des clés de son pavillon, si vous voulez, on ne me les a toujours pas réclamées.

— Je pense qu'il n'avait qu'une seule envie, comme chaque fois, s'enfoncer dans le fauteuil passé à l'ammoniac au début de l'été 1968, celui que l'on a gardé en souvenir. Vous vous rendez compte que c'était il y a six ans, Mai 68 ? S'il ne s'asseyait jamais ailleurs, alors qu'il était défoncé et trop à droite de l'écran, c'était bien parce qu'il le considérait comme le sien, de la même couleur que son manteau, un peu la robe des chevaux isabelle, son « p'tit trône » en quelque

sorte, lui qui était toujours sérieux comme un pape... D'ailleurs quand on a passé le Benayoun, *Sérieux comme le plaisir*, je lui ai dit que c'était un titre pour lui ! J'ignore s'il avait apprécié le film, parce que j'avais fermé ma caisse avant la fin. Dans ces cas-là, les clients ressortent par la porte du fond. En fait il ne commentait jamais, mais je pouvais deviner à son air s'il était déçu ou comblé, c'était imperceptible, il fallait le coup d'œil. Vous êtes sûr que je ne vous ressers pas ?

— J'insiste là-dessus depuis des années dans les tribunes libres du *Message* : il faut mieux sécuriser les abords de chantier, il faut réfléchir en amont, quand l'accident est arrivé, c'est trop tard ! Mais qui fait attention à ce qu'on écrit ? C'est bien beau la liberté d'entreprendre, la vie moderne, tout le baratin progressiste, mais avant, ici, c'était comme un grand hameau, tout le monde se connaissait. Maintenant, on croise plus de casques jaunes que de voisins ! Et le comble, c'est qu'il y en a de moins en moins qui viennent au syndicat. Non seulement le maire est au courant, mais il continue de ne rien faire ! Il ne faut pas s'étonner... C'est bien d'être venu, mais n'ébruitez pas trop l'affaire quand même, vous le savez mieux que moi, lorsqu'une future construction est ainsi baptisée, ça porte malheur, la poiscaille comme on dit ici, et on n'a pas besoin de ça ! L'argot parisien est né à Pantin, vous le saviez ? Non, ça, on ne l'enseigne pas dans les journaux...

— Je l'ai vu rouler sur la pente, avec des allures de danseuse, ensabler son duffle-coat et se débattre dans l'incompréhension la plus totale. Avec le bruit des machines, et le soleil qui se reflétait sur les carreaux des trois moulins, personne n'avait rien vu venir. C'était un beau cinéma ici

autrefois, on y a même reçu monsieur Melville pour son *Flic* l'an passé, et puis c'est là que j'ai rencontré ma femme. Dites, vous m'écoutez ?... Quand je dis autrefois, en fait c'était il y a un mois. Ils ont creusé ce trou pour le parking. »

SOMMAIRE

Déborah Quaire

Antoine, *né en 1957 de mère kabyle et de père inconnu*, finit par comprendre que les bus luxueux, avec leurs soutes béantes qui sentaient l'ail et le raisin écrasé, ne se massaient devant le guichet que pour mieux fuir les premiers. Une voix sourde égrenait sans raison apparente les destinations, celles en général que le voyageur venait de manquer. Sans appellation officielle ni enseigne informative, la gare routière se trouvait derrière les palissades jaunes, occupant l'espace qu'il avait d'abord pris pour un chantier. Ils étaient une petite dizaine de touristes sous le vent, les mains crispées sur une carte ou une gourde, à s'être spontanément rapprochés après avoir inspecté leurs chaussures, lesquelles disaient mieux qu'un long discours, ou de fatigantes politesses, qui aujourd'hui allait *faire les gorges*.

Sans toutefois se joindre aux membres du groupe qui déjà, sans retenue, échangeaient des conseils et des critiques, Antoine, *né il y a trente ans à la clinique Meursault de Rennes Sud*, ne perdait pas de vue le convoi. Il rejoignait la France dans une semaine et son voyage ne serait couronné que par cette longue marche entre pans de falaises effritées, dans ce lit poussiéreux qui grâce à quelques pentes ouvrait sur la mer. Cet exploit conseillé par les rares guides existant sur la région lui permettrait à Rennes de ne plus s'en laisser conter, peut-être aussi de se délester de quelques mauvais rêves, tournant en boucle, cauchemars insidieux bien déplaisants qui le secouaient encore au réveil.

Prêtant l'oreille les yeux clos, protégé du vent par les remblais, Antoine, *domicilié 45, rue Nationale, cinquième étage*, entendit dans le brouhaha des récriminations et des éclats de voix, le disgracieux « Déborah ». Derrière lui, trois jeunes filles aux cuisses roses parlaient fort, sans qu'il pût déterminer s'il s'agissait du prénom de l'une d'entre elles. Ce ne fut d'ailleurs pas vraiment à cet instant qu'il y prêta attention, mais lors du voyage en bus, une heure plus tard, quand il entendit cette fois le nom de la demoiselle, qui se prononçait « Quaire », mais qui peut-être, il n'osait toutefois y croire, s'écrivait comme celui de l'actrice. Elle l'avait lancé en contant l'anecdote de son oral de français, où elle prétendait avoir été obligée de murmurer son identité tant elle avait crié, deux nuits plus tôt, au concert des Box Tops. Cela au moins n'avait pas changé, dix ans auparavant, lorsque Antoine enchaînait les examens blancs, affirmer n'avoir cure du moindre effort et revendiquer son droit minimal à une jouissance même passagère, du moment qu'elle survînt à la place d'obligations, était déjà obligatoire.

Deborah Kerr. Rien dans les manières et les éventuelles allusions des filles ne laissaient penser qu'elles-mêmes avaient fait le rapprochement. Peut-être cependant se connaissaient-elles depuis assez longtemps pour que cette homophonie ne les amusât plus ? Ou bien, plus improbable encore, était-ce le surnom affectueux décerné par des gamines cinéphiles ? Plus improbable jugea-t-il avec morgue, parce qu'avec leurs propos et leurs goûts bruyamment affichés, il était douteux qu'elles connussent quoi que ce soit au septième art. Le vrai. Celui dont il s'obstinait à défendre certains bastions, même si cela lui permettait à peine de supporter les

humiliations de son emploi de commis ; tous ces détours qu'il lui fallait accepter de prendre avec d'autres, avant de se retrouver face à lui-même, épuisé, pleurnichant, tout juste tranquille. D'ailleurs le rêve, ce n'était que cela, leur face grimaçante en train de l'encercler, de le prendre en chasse, de l'acculer. Une arène surchauffée qui l'obligeait à se tenir à carreau, fuyant leur regard et quémendant de l'ombre.

Les questions s'additionnaient dans la tête d'Antoine, *Bac+3 en gestion-comptabilité*, sans qu'il parvînt à les ordonner. La fille avait les traits réguliers, mais ses manières brusques et ses emportements feints, surtout lorsque son interlocutrice lâchait un mensonge de plus, ne laissaient planer aucun doute sur la vulgarité de ses penchants. À chaque arrêt, toujours trop prolongé, de nouvelles bouffées de promeneurs vindicatifs s'exhalaient dans le petit couloir séparant les sièges, avec déodorants mentholés, pas lourds et froissement de papiers divers. Quelques vieillards abrités sous les banians faisaient des signes vaguement obscènes, peut-être simplement narquois. Sous les rafales, le voyage décontenançait à chaque virage, déroulant des paysages sans continuité, faussement familiers, toujours trop vastes. Au soleil de juin, agressif et permanent, les vagues devenaient mauves et la poussière tremblait à dix mètres.

La discussion des filles en vint à porter sur l'origine des noms propres, autour des frasques d'un certain Debusshère, ce qui déclencha de leur part une forme d'hilarité. Antoine, *châtain foncé et yeux noisette*, décida de s'approcher. Il avait le regard franc malgré ses calculs et un sourire clair en dépit de ses plaisirs : elles n'avaient pas tellement le choix, sinon

celui de la gêne. En peu de temps, il comptait bien les amener au partage de souvenirs, moments nécessaires pour lisser une image, l'adoucir de maladresse sans négliger quelques velléités morales toujours bienvenues. Les mains noircies de henné, Déborah, qui venait de redoubler sa première année de médecine, raconta de mauvaise grâce sa première randonnée tandis que l'une des deux autres, grande fille un peu courbée en deuxième année de droit, dont les cheveux fins collés par la sueur faisaient de réguliers entrelacs en haut de la nuque, confiait ses doutes quant au sérieux des guides trouvés sur place. Elle prétendait que ceux-ci faisaient le pied de grue sur le grand tas de rochers éboulés, dans les postures les plus équivoques, insistants et goguenards jusqu'à la reddition, tout en se révélant incapables du moindre renseignement géologique, du moins le laissant croire. Quant à la troisième, lycéenne robuste dont la peau épaissie gâchait les oreilles étroites, elle parlait peu tant elle semblait mal à l'aise. Antoine, *grain de beauté au-dessus de la commissure labiale droite*, ne cessa donc de lui poser des questions, sûr de l'intimider davantage et de rendre ainsi jalouses les deux autres, vers lesquelles il prit soin de ne plus se tourner. Une demi-heure plus tard, à l'escale des bonnets de laine, nécessaires pour affronter les violents courants d'air des gorges, celle-ci ne se fit pas prier pour se confier tant et plus, satisfaite de se voir enfin considérée. Elle lui fit remarquer que les étalages paraissaient de prime abord bousculés par le vent, oscillant avec des grincements inopportuns, alors que c'était les vendeurs eux-mêmes, deux frères de toute évidence, qui s'y appuyaient avec ostentation. Les bonnets étaient gris ou noirs et la disparité des prix s'expliquait par la présence ou non d'écussons vite brodés. Il fallait payer sans traîner ni trop discuter, car ils

semblaient pressés et peu commodes. De retour dans le bus, Antoine exagéra encore sa distance vis-à-vis de Déborah Quaire, juste assez pour que leur prochain dialogue, lors de l'escapade des deux autres au rayon frais, fût enfin prolongé. Elle le récompensa partiellement, ne s'épanchant que sur l'ascendance normande qu'il avait suscitée en évoquant les charmes du Mont-Saint-Michel, insistant sur les aubes d'octobre qui tour à tour l'effacent et le profilent sous la brume.

Le hasard de ces nom et prénom accolés l'intriguait, lui qui du *Narcisse noir* aux *Innocents*, vouait à cette rousse fougueuse un amour excessif, en grande partie joué, qu'il avait fini par considérer au fil du temps comme part authentique de lui-même, du fait du sourire admiratif des uns et de l'incompréhension excédée des autres. La constance d'une lubie en fait généralement le prix, mais chez Antoine, il y avait aussi cette attirance pour le Nom qui le fascinait bien plus que l'entité qu'il prétendait recouvrir. En homme d'images cultivant le paradoxe, mais également en employé soumis aux injonctions brèves et aux règlements intangibles, il aimait se gargariser du Verbe et du Logos, de tout ce qu'une majuscule pouvait soudain porter au piédestal de principes approximatifs. Ainsi collectionnait-il un certain nombre d'objets usuels avant tout parce que leur appellation le tourmentait et avait-il, de par ses loisirs de critique cinématographique, auxquels il feignait d'attacher beaucoup d'importance bien qu'il ne s'agît que de piges, toute une série de passions jamais vraiment étayées pour des cinéastes ou même des titres de films dont la sonorité le grisait. C'était le cas avec l'égérie de Michael Powell et l'idée de passer une nuit avec « Deborah

Kerr », ne serait-ce que pour en faire baver d'envie le gratin de la cinéphilie rennaise, avait de quoi lui plaire.

Il n'y avait cependant pas tant de désir que cela derrière cet engouement, pas plus d'ailleurs que derrière ses collections auxquelles il ne touchait que rarement, et ces films qui l'ennuyaient tant il les connaissait par cœur, qui parfois même lui faisaient horreur. Certain, aux heures sombres, d'avoir raté sa vie, ces petites manœuvres dilatoires ne le trompaient plus, et il n'attendait qu'une seule chose, au fond de lui-même, s'endormir, si possible d'un coup, et se réveiller beaucoup plus tard. Mais surtout sans ce rêve, ces dunes harassantes où il devait se réfugier au pas de course, le ton comminatoire de ses juges et bourreaux qui exigeaient de lui qu'il réponde, qu'il leur révèle ce qu'il voyait là, juste devant son nez, cette masse informe qui malgré tous ses efforts ne lui disait rien. Une serpillière ?

Trois cents minutes sous l'ardeur du soleil de juin à divaguer auprès des trois filles, de plus en plus rapprochées du fait des bourrasques imprévisibles qui courbaient les arbres jusqu'au sol, Antoine, *un mètre quatre-vingt depuis ses dix-neuf ans*, finit par s'attirer sinon de la sympathie du moins un début de curiosité. Déborah, en revanche, demeurait inexplicablement revêche, fuyant le contact de la manière la plus impolie qui soit. Il avait en tous cas acquis la certitude qu'aucune des trois n'avait fait ce rapprochement qui l'obsédait : l'homonymie phonétique de Déborah Quaire. Même *Tant qu'il y aura des hommes* et son célèbre enlacement sur la plage leur étaient inconnus. Dans le bus du retour, qui semblaient prendre à plaisir des chemins bien plus excentrés

et tortueux qu'à l'aller, il annonça qu'il visiterait le lendemain, en fin d'après-midi, le marché couvert et son spectacle coloré de chats aux prises avec les tourteaux. Fourbu de sa marche sur la piste sablonneuse, il envisageait déjà une photographie de la carte d'identité de la demoiselle sur le corps abandonné de celle-ci, en petit comité, lors du diaporama de lancement du cycle « Powell et les femmes ». Ne serait-ce que pour laisser la porte ouverte aux débats, il avait d'ailleurs très envie d'écrire « Michael P... », les initiales identiques de Powell et de Peeping Tom, de prise et de piste, de possession et de pornographie, parlant d'elles-mêmes. Ces débats où il excellait, non pas tant par son érudition qui faisait rarement mouche que par ses paradoxes toujours changeants, lui permettaient pendant quelques heures de se croire au-dessus de la mêlée, désinvolte, loin de ce lit où il souhaitait, après le spectacle, se recroqueviller pour soupirer tant et plus. Loin de ce rêve, de cette assemblée hautaine en plein cagnard, qui lui ordonnait de répondre alors qu'il ne le pouvait pas. Malgré leur clameur et leur mépris, aucune réponse ne sortait. Une serpillière ? Un chat ? Un oreiller ? L'amas poussiéreux ne ressemblait à rien.

Lundi, caniculaire et morose, il ne les revit pas. Mardi, il ne les rencontra ni au marché ni sur la promenade du port, dédales circulaires et oppressants qui obligeaient à finir par le quartier des vêtements, encore plus empuanti de touristes aux poches pleines de figues, goûtant en tous lieux, du Boul'Mich à Djerba en passant par ici, l'enivrement de la fripe. Mercredi, il marcha malgré la bise jusqu'aux remparts de la citadelle, autrefois monumentale, mais qui n'offrait plus désormais que ses angles morts et ses déjections de ramiers. Il contourna chaque tumulus, mais ne surprit que des couples assoupis

après l'amour et des familles qui le toisaient sans aménité. La mer bleuissait de manière enfantine l'intérieur des créneaux uniformes, gâchant la noblesse du lieu par de faux airs d'installation artistique. Jeudi, il se reposa, mais sortit à la nuit, sans toutefois retrouver leurs traces, que ce soit sur les trottoirs des discothèques hurlantes ou dans la foule massée autour du carrousel éclairé aux bougies. Il y croisa une foule de filles plus hagardes les unes que les autres, autochtones pour la plupart, très brunes et le ventre nu, qui dansaient le regard en coin. À la fin de la semaine, il visita seul le petit musée ethnologique, avec ses indications griffonnées en mauvais anglais et en allemand incompréhensible, qui à l'aide de poteries à répétition et de mosaïques pâlies, espérait exhausser au signifiant civilisationnel ce qui appartenait d'évidence aux routines des manufactures.

Deborah Kerr. Il gardait par-devers lui, toute prête, une théorie à opposer à ceux qui ne voyaient dans son obsession des noms qu'un jeu d'oisif, ses collègues de bureau principalement. Ceux-ci supportaient mal qu'il ne s'intéressât ni à la Bourse ni au sport, qu'il n'eût jamais de sursaut à la lecture de ces journaux qu'ils brandissaient à chaque match décisif comme à chaque regain de crise, qu'ils lui mettaient avec violence sous le nez, qu'ils le forçaient même, certains jours, à lire à voix haute, ne serait-ce que pour se moquer de sa prononciation défailante qui, immanquablement, butait sur le nom de joueurs ou de sigles boursiers connus de tous. Ils étaient si médisants. Qu'il s'agisse de son origine, sa sonorité ou même son format, Antoine n'était pas loin de penser que c'était du nom même qu'émanait la nature de l'objet ou de l'individu qui en était affublé, que ce nom ne se contentait pas

de définir, mais élaborait, littéralement fondait, et que par exemple le charme envoûtant de l'actrice écossaise provenait moins de sa biographie ou de ses incarnations d'actrice, somme tout assez banales, que de l'appariement d'un patronyme austère et d'un prénom adouci. « On peut être une vedette dans son propre pays, pontifiait-il dès qu'il avait bu, mais pour devenir une idole, il faut passer les frontières, et donner ainsi à son identité l'imparable séduction de consonances étrangères. » Sa théorie ne parvenait cependant pas à battre le rêve en brèche. À effacer les visages collés au sien, la terreur sourde de la question mille fois posée. Antoine ne savait répondre. Un pantalon ? Une veste ? Un loup ? Il ne connaissait pas la chose grisâtre que tous lui désignaient. Il aurait voulu crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il aurait voulu piétiner la serpillière, l'enfourer sous terre, tuer le chat, déchirer la guêpière. Ou bien leur annoncer avec froideur qu'il savait, depuis le début, mais se tairait quoiqu'il arrive, et malgré leurs menaces. En fait il restait muet, couvert de honte, face aux visages qui louchaient sur lui, éructant des ordres impossibles à satisfaire.

La veille de son départ, alors qu'il n'y croyait plus, Antoine, *soixante kilos en toute saison*, rencontra devant l'étalage d'un vendeur de sandales, aux yeux étrangement écarquillés sous le large couvre-chef insulaire, les trois filles se tenant aux épaules. Il fit mine de ne pas les reconnaître avant de s'exclamer. Elles semblaient heureuses de le revoir, sauf Déborah qui manifestement jouait l'indifférence. En séducteur rompu à quelques pratiques sinon originales du moins efficaces, Antoine se dit que c'était bon signe. Après quelques verres, il lança la conversation sur les amours déçues et les

espoirs en berne, tout ce qui chavire le cœur de jeunes filles n'ayant rien connu d'autre que les approches de fin d'été, esquissées quand il n'y a plus rien à perdre, et qui en gardent le goût de l'interdit, du moins celui qui s'imagine et s'encadre. Pour la première fois d'ailleurs, Antoine, porteur d'une imperceptible asymétrie de longueur des membres inférieurs, parla de lui, alors qu'il n'avait été jusque là que l'interrogateur que l'on ne se résout pas à questionner, par indifférence ou par ennui plutôt que par excès de timidité. Ses origines bretonnes probablement, ou bien sa profession de subalterne, devaient garder un attrait rassurant, car à la fin de cette petite heure passée à la terrasse du Globo, Déborah, de façon inexplicable, sembla enfin s'intéresser à lui, enjoignant même à ses deux amies de rentrer seules à l'hôtel.

Antoine, une cicatrice d'appendicite en V et deux exérèses de furoncles sur la cuisse, jouait son va-tout, mais à force de déclarations appuyées, de silences qui ne l'étaient pas moins, finissait par ne plus bien savoir s'il jouait encore la comédie, si tout cela n'était qu'une posture de dandy de province, son habituelle hantise, ou s'il commençait véritablement à s'attacher à Déborah Quaire. L'alcool et la fatigue aidant, avec le retour en France qui se profilait comme une fin d'enfance de plus, semblable à toutes celles que l'on subit chaque été de treize à vingt ans, ils arrivèrent peu à peu aux confidences et aux sous-entendus, si bien que la visite de l'hôtel d'Antoine, le Pathora Rooms, tout en pierres de taille sous les palétuviers, s'imposa d'elle-même. Déborah cependant lui fit clairement comprendre qu'il ne s'agissait que de complicité, en aucun cas de sentiments, et que leur aventure, qu'elle voulait tout comme lui enflammée, n'en serait pas moins sans lendemain.

La jeune fille entreprit de se recoiffer tout au long du parcours venteux, esquivant sans les voir les obèses protégeant leurs sodas et les agiles voleurs de ruelle, lesquels après avoir décompté les cadrans solaires des façades, détalaiement avec fourberie. Antoine s'en amusa, ne sachant plus très bien s'il était satisfait que celle-ci enfin abandonnât, ou déçu qu'elle le fît si machinalement, avant même d'avoir livré quoi que ce fût de sérieux. Il avait comme une sorte de gêne, au bout du compte, à constater que cette fille au physique commun se donnait si vite, mais avec si peu de chaleur, sans s'interroger une seconde sur ses propres motivations, incapable de se douter du pouvoir exorbitant qu'elle détenait sur lui du simple fait des paramètres de son identité.

Une fois dans la chambre, nu et bandant alors qu'elle se préparait dans la salle d'eau séparée d'un paravent, Antoine maintenant certain qu'il allait se séparer du rêve, fouilla dans les papiers de la jeune fille, trouva le passeport qui confirmait bien l'orthographe « Quaire ». La jeune fille apparut essoufflée et en nage, le prit en bouche avant qu'il ait pu dire un mot, les mains autour des fesses sans appuyer, la langue fuisseuse dans chacun des replis du petit sexe mauve qui n'avait jamais fait sa fierté. Lorsque Déborah Quaire lui demanda de se retourner, il obtempéra sans hésitation, certain qu'une surprise l'attendait, d'audacieux sous-vêtements sans doute, voire une pommade astringente. La douleur lui déchira le carré lombaire. *Antoine, dont l'autopsie confirma que les reins pesaient deux cent cinquante grammes chacun et le foie près de huit fois plus*, cria en tombant, surpris du soudain strabisme de Déborah et de la tiédeur de la flaque dans laquelle il roulait. De manière absurde, il revit avec une précision inouïe chaque

détail d'un paysage rose, pastel suspendu dans la mercerie de son enfance. Comme Antoine Vallée, Antoine Stern et Antoine Daricourt, il mourait lentement, l'urine mêlée de sang en giclées, et il n'avait au fond jamais rien demandé d'autre.

Deux ans plus tard, le 12 octobre 1989, à la gare routière de Genève, lors d'un contrôle de routine qui lui découvrit du cannabis sous un siège, la jeune meurtrière fut trahie par ses empreintes digitales. Elle plut au commissaire, au juge et aux trois avocats, tout entier pris par la particularité feuilletonesque du prénom toujours identique de ses victimes ; l'homophonie « Déborah Quaire », en revanche, n'éveilla en eux aucune espèce d'émotion. Il faut reconnaître à leur décharge que cette actrice d'autrefois, effacée sans ménagement par tant de suivantes, ne leur aurait absolument rien dit malgré les mises à jour régulières d'une culture de bon aloi : à tout prendre, sur une photographie, ils auraient proposé Ingrid Bergman ou pour les plus téméraires d'entre eux, la princesse Grace. Frère mort-né ? Voleur jamais dénoncé ? Amant l'ayant trahi ? Déborah Quaire ne répondit jamais aux questions. Pendue dès le troisième jour de détention, elle emporta avec elle son inutile secret.

SOMMAIRE

Fantaisie héroïque

Après avoir longuement regardé les flammes sans se permettre de ciller, Erin s'écroule en silence sur la terre battue. Les marguerites écrasées ont jauni ses paumes puis roulé sur les braises. Elles l'auréolent encore tandis que dans la pièce sombre, des halos verts tremblent autour des rideaux, délimitant sous la guipure la silhouette épaisse de sa mère. Au moment où celle-ci quitte lourdement le banc d'osier, l'étonnante courbure des mains lui prouve l'absence de vrai sommeil. À genoux sur la banquette marouflée, elle commence alors à prier, mêlant sa plainte à celle des engoulevants jusqu'à ce qu'Erin enfin se redresse. En soufflant d'un coup les trois bougies, elle lui intime comme chaque soir, avec une douceur sinistre, l'ordre de raconter demain son rêve. Demain, quand il fera jour, penses-y, j'aimerais tant en connaître chaque détail, demain, n'oublie pas, le rêve, tu me le diras, tu me feras rêver avec toi, ne pense qu'à cela, à tes mots demain qui me donneront le rêve, qui m'en feront cadeau.

Sous la couverture de laine écrue qui sent l'anis, Erin couché de biais parce qu'il est maintenant trop grand, tente de sourire avant la colère. Qui mieux que sa mère sait qu'il ne rêve jamais, que ces nuits sont désertées ! Cette tragédie d'enfant semble presque la réjouir, alors que lui passe ses journées, entre les gravures bleutées de la malle et les récits emmêlés de son oncle, à espérer d'autres nuits. Chaque matin, il respire la sève collante des mélèzes qui donnent du sable

aux yeux, court dans les fondrières, s'asperge inutilement de leur vase brune ; chaque soir, il donne des coups de pieds dans les vesses-de-loup souillées, plonge les mains jusqu'au coude dans leur magma laiteux. Il tient à s'étourdir, à s'engorger de sensations fortes pour ensuite exulter en rêve, mais celui-ci ne vient pas. Quelle étrange cruauté peut alors la rendre si insistante ? Cette demande inlassablement répétée lui paraît bien pire que la méchanceté banale des enfants de son âge, qui lui content leurs frasques, leurs envols ininterrompus au-dessus des saules, et leurs combats de sang, que pour mieux l'humilier, en toute connaissance de cause et presque avec logique. Un enfant sait bien qu'il n'a rien à attendre de ses semblables, rien d'autre que de l'envie, et le plus souvent de la haine, alors que des adultes, il ne peut envisager une telle violence. Erin forge en vain son imagination sur les feuilles molles des hévéas, qui obstruent ses fenêtres avec lenteur : ses nuits restent vides.

Sa mère ayant quitté la chambre après un baiser sec, tout juste un grésillement, Erin s'endort sans avoir suivi comme à l'accoutumée le trajet des poutres jusqu'à la fenêtre, à l'angle blanchi où elles s'incurvent. Le sommeil le prend avant même qu'il ait eu le temps de passer en revue les formes qui peut-être sauraient le faire divaguer, racines spongieuses, nuages gonflés, ruelles bruyantes. Cette nuit-là cependant, ses yeux se rouvrent. En haut d'une montagne de lave refroidie, vêtu d'une armure qui rend chacun de ses gestes solennels, il voit fondre sur lui les volutes rouges d'une épaisse fumée. D'un hurlement rauque, celle-ci forme des crocs et des cornes, dont l'impact brûlant le projette vers le lac. Dans sa chute sonore, il a tout le loisir d'admirer les écailles et les langues pourpres

d'une bête aux yeux sans pupilles. Les ailes largement déployées, sautillant lourdement sur sa gauche, celle-ci esquive sans peine les coups maladroits qu'il assène avec une arme qu'il ne distingue pas. Malgré les contorsions qui l'éclaboussent de salive salée, Erin prend un tel élan qu'il parvient à escalader la mâchoire écumante, à chevaucher l'encolure hérissée, lesquelles lui donnent des frissons à chaque soubresaut. Tout entier à sa lutte éblouie, il ne prend pas le recul nécessaire pour jouir de son rêve et ainsi le modifier à sa guise. Le soufre lui pique vraiment les yeux et la chaleur translucide autour des flammes donne aux scènes qu'il subit, un tremblement constant. Affolé d'excitation face aux soupirs brusques et aux disparitions soudaines de la créature, qui tantôt laisse le paysage calciné tantôt le recouvre de sa carapace violacée, Erin bataille sans reprendre une fois son souffle. Une nouvelle chute vertigineuse les propulse tous deux vers les navires alignés du port, et se retirant au dernier instant, il réussit enfin à transpercer du plus grand mât, la gorge hideuse qui déverse instantanément un liquide noir et grumeleux.

Réveillé en nage au creux de l'alcôve qui le sépare du mur, empli d'une jubilation qu'il n'a encore jamais éprouvée, Erin se glisse sans plus attendre dans la chambre de sa mère pour tout lui dire. Au bout du corridor éclairé par le sol, les fins cheveux défaits sur les épaules massives, elle le regarde entrer en silence. À mesure qu'Erin lui raconte en se balançant le cauchemar dont il vient de sortir victorieux, son large visage se décompose à une telle rapidité que celui-ci hésite à poursuivre. Sans interrompre sa logorrhée, après avoir ramassé des bijoux et des peignes qu'elle enferme à la hâte dans un

coffret d'opale, elle emporte Erin jusqu'au temple rond où les anciens chantent la nuit entière. Sinueuses et colorées, les fumées des poudrières se confondent jusqu'au cœur de la grand-place, mais sur le seuil, la mère impérieuse brise les litanies en criant le rêve.

Dans le tumulte qui suit, Erin sent sur ses cheveux des mains inquiètes se poser brièvement. Abasourdi par la hâte et l'effroi du village, il découvre que la forme étendue qui s'est déployée vers l'est, domine à présent la forêt d'érables. Le regard empli de haine et de désespoir, sa mère ne parle plus. Erin encore entre ses bras, elle est happée la première.

SOMMAIRE

Frère Lumière

Il est tard, mais il ne pleut pas. Les choucas décharnés de Rocquevour se disputent sans répit sur le parvis de terre meuble, tandis que leurs cousins, les freux, passent en bandes hurlantes vers les nichées des lisières. La langue du père supérieur appuie sur son incisive tandis que ses lèvres sourient. À partir de ses yeux plissés, le parcours oblique des pattes d'oie ne rencontre pas les premières rides du front, mais les longe longtemps. C'est lorsqu'il parle que ces détails s'estompent, quand par la grâce d'une voix de ténor monocorde, la sécheresse de ses traits s'amollit et qu'il est presque impossible alors de suivre le sens de ses paroles. Voilà un homme de toute évidence dépourvu de la moindre dilection, dont les mots cependant rassurent. Le réveil brutal ne survient au mieux qu'après plusieurs années d'entretiens, quand la totale absence de principes n'est plus masquée par le verbe onctueux et les intonations claires. Intriguer pour mener à bien son règne, défaire les ambitions, pousser ceux qui tombent, couvrir sans relâche le mal fomenté par ceux qui servent, le travail du père Vérone, dans l'humilité de son monastère provençal, est au moins digne de celui d'un évêque. Face au journaliste assis sur le rebord d'une chaise étroite, dont l'étroitesse même indique qu'elle est réservée aux nouveaux visiteurs, en face de cet homme instable dont les yeux d'albinos papillotent sous les plafonniers en fonte, le père Vérone ressent une haine remarquable. Celle qui l'étreint devant les mères de famille s'extasiant de la couleur des confitures de l'office, devant les livreurs de lait jamais glabres ou les enfants

tapageurs qui se signent furtivement à sa vue, et dont cette brève preuve de soumission, riche de bassesses futures, glace d'effroi. Il la connaît cette haine jamais éteinte, c'est celle du monde extérieur, de tous ceux qui font semblant, à leur misérable manière, d'être des prochains, quand ils seraient bien incapables de consacrer, tout comme lui, des décennies aux chants et aux psaumes sans lassitude, en accueillant pleinement cette joie suffocante qui seule a le pouvoir de faire trembler. C'est cela qu'il appelle Dieu, du moins quand il est amené à devoir s'expliquer de sa foi comme d'une faute ou d'une extravagance : l'euphorie trouble, et tenace, et languide, qui lui saisit le cœur après avoir répété le même geste, *tip, tip*, et la même phrase, *téréda, téréda*, jusqu'à en oublier la signification la plus exotérique, quand la langue est si lourde de mots et la main si engourdie de poses qu'enfin se constitue le rite subtil qu'on ne lâche plus parce qu'il inonde.

« Nous l'appelions Frère Lumière. »

Le père Vérone s'est enfin adressé à l'homme qui lui fait face. Les choucas continuent de piailler sans mesure, mais un moine, dans la cour, a versé de l'eau sale afin d'éparpiller les oiseaux qui vont maintenant jusqu'à se cogner aux meneaux des fenêtres, laissant sur les vitres des éclaboussures brunes. À nouveau le stylet de son demi-sourire émiette celui du journaliste, non pas tant pour juger de l'effet de ce bon mot que pour se nourrir de ses expressions, s'en inspirer pour mieux le retourner plus tard, le déposséder de ses plus singulières façons en les singeant par petites touches, s'immiscer à l'intérieur, juste ce qu'il faut pour qu'il se lasse de lui-même. Le père Vérone est un *horla* policé et insistant, s'abreuvant

sans limites d'autrui puisque sans autre mobile qu'une haine définitive pour ce que le genre humain recèle encore de variétés.

« Voyez, je parle de lui au passé, alors qu'il est toujours parmi nous, mais si faible, si exténué qu'il rejoindra bientôt la maison du Père, n'en doutons pas, si faible qu'il est temps pour nous de révéler au monde extérieur la miraculeuse complexion de cet homme.

— Quelle générosité ! »

Sur un ton égal, l'homme sur la chaise félicite Vérone. L'érudition cinématographique de Pierre de Graeve est au moins aussi réputée que son ironie et la rougeur de ses prunelles. On lui doit une imposante monographie subversive de William Wyler et la présidence active, cinq années durant, de la Cinémathèque de Grasse. Malgré ses titres prestigieux, de Graeve aime à se présenter comme journaliste, profession mal-aimée de ses contemporains, mais qu'il prétend, par goût du paradoxe, estimer entre toutes. Vérone n'en a cure, n'ayant contacté cet individu que pour ses références reconnues en matière d'art cinématographique, ou tout du moins pour ce que celles-ci lui ont permis de gagner en notoriété.

« Mieux que cela, c'est du prosélytisme... »

Répondre à l'ironie par l'humour demeure, même aux périodes de pire cynisme, l'arme de choix. Le père Vérone ne s'en prive jamais, surtout face aux émissaires médiatiques qu'il aime ainsi décontenancer. Ses cheveux coupés très court

sont rabattus en arrière à partir des tempes, comme des petites calottes de souris grise. Quand il veut donner l'impression d'être perdu dans ses pensées, il brouille insensiblement son regard étréci, pour mieux fixer, bien au-delà de vous, sur la gauche exclusivement, un point sur le mur. De Graeve est plus dans la moquerie bienveillante, dilettante aux aguets, adepte de la citation idoine qui vient jeter un froid salvateur, sachant calmer gravement les élans festifs d'une assemblée ou à l'inverse, dénuder les ressorts comiques du sermon le plus convenu. C'est un homme qui apprécie tout particulièrement les oppositions inattendues et les ruptures de rythme, pédant aussi à ses heures, capable d'employer à mon estime au lieu d'à mon avis. Et c'est ainsi que face à Vérone, de Graeve manque singulièrement de souplesse. Malgré les apparences, il ne peut limiter les allures de ce religieux aux banales roueries de diplomate ou aux vices mal maîtrisés, mais dans le même temps le schématisme de sa formation l'empêche de saisir toute son ambiguïté. Vérone lui semble avant tout mauvais du fait de cette facilité à se dérober, mieux, de ce plaisir intense et revendiqué à le faire, et le journaliste qui se flatte en tous lieux de ne jamais céder au manichéisme (qui oserait un tel scandale dans le milieu qui le nourrit ?), est ainsi amené à définir avec précipitation, ce qu'est pour lui le Mal, qui lui semble ici si bien incarné. Par-delà les noues, les nuages comme chaque soir s'amoncellent au-dessus des marais cernant l'étang communal. Sur une barge instable, deux moines font des gestes incompréhensibles et de Graeve se plaît à voir un troublant présage dans leur pyramide alourdie.

« Vous m'alléchez, mais je m'étonne que vous me parliez de « savoir encyclopédique ». Sans fausse modestie, je ne vois là rien de surhumain, et pour l'anecdote connais nombre d'érudits aussi stupides que des volailles, dénués d'émotions, sans la moindre trace de grâce divine. »

Le visage encadré par les deux kotos japonais dépareillés qui forment la seule décoration de son bureau, Vérone boit du petit lait : De Graeve, sans hésitation, fonce tête baissée dans toutes les arrières-boutiques. « Tout est bon à prendre, pense-t-il, même ce qui ne résiste pas. » Le père propose la rencontre, afin que le journaliste juge par lui-même. Il précise qu'il le sait très recommandé et que cela lui suffit. Il prononce « Grévé » à dessein, pour amener le journaliste à se surveiller, se retenir et se faire violence, pour que celui-ci n'ose se plaindre de la manière avec laquelle son nom est malmené, puisqu'une telle attitude prouverait, du moins le croit-il, et c'est là son erreur, un amour-propre excessif qu'il ne veut surtout pas laisser paraître. En premier lieu, aucune démonstration d'égotisme, plutôt l'apparence d'un ennui mesuré, apte à désarçonner les calculs, et surtout de la retenue ! Ce faisant, le journaliste se contrôle de bout en bout et perd une spontanéité dénuée de naïveté qui serait la meilleure défense face aux coups bas de Vérone. Celui-ci d'ailleurs, exactement pour les mêmes raisons, tousse à plusieurs reprises sans susciter la moindre compassion de la part de son interlocuteur, qui ne cesse cependant, à chacune des quintes, d'être partagé entre son désir de détachement ostensible et sa crainte d'être jugé, de par cette fausse indifférence, trop rustre et trop neutre, banal en somme.

Le père supérieur indique la cellule au bout du couloir. Il fait comprendre d'un mouvement d'épaules qu'il ne vient pas pour d'évidentes raisons éthiques, disparaît dans la pièce du fond que De Graeve identifie immédiatement comme étant la bibliothèque, dont il connaît d'ailleurs l'issue : les vergers, par la porte ouverte entre Plutarque et Maître Eckart. Malgré la relative luminosité de la pièce blanchie à la chaux, le journaliste doit mettre plusieurs minutes avant de distinguer sur le lit de camp recouvert de draps souillés, la silhouette d'un homme aux bras trop maigres. Les bras seulement, car le bas du corps, à peine revêtu d'une serviette éponge, paraît enflée et le visage, avec sa mâchoire prognathe aux angles durs, imposant sans noblesse. La phrase siffle d'un coup, d'une bouche molle à peine ouverte, tandis que les yeux roulent comme au sortir d'une transe.

« Je ne pensais pas en être déjà au seuil. »

Empressé, solennel, De Graeve réagit à contretemps, persuadé qu'il n'est plus nécessaire de feindre, mais incapable de se comporter sans affectation. Le corps devant lui l'écoeure d'abord, l'intrigue ensuite. Il le voit comme celui d'un possédé affable, d'un génie méconnu qui n'attend que son passeur. Les cris stridents des derniers corbeaux le réconfortent presque, tant ils soulignent sans nuance l'obscénité du drame offert à ses yeux. De Graeve se dit très intéressé, affirme que le cinéma, c'est toute sa vie, alors qu'il y a aussi, et même surtout, les filles dociles et les applaudissements de séminaires, mais après tout, cela est inclus. Il est le premier à affirmer que l'art d'aimer le cinéma conduit au pouvoir, qu'il suffit d'en vivre pour que tombent dans l'escarcelle les putes

et les chastes, les gamines et les voltigeuses, tout ce qui permet de rêvasser d'une séance à l'autre, parce qu'enfin, après tant d'années, comment sans malhonnêteté, frémir encore aux travellings, s'insurger d'un faux raccord, se féliciter d'une amorce ? La voix morne, mais étonnamment claire du moine l'interrompt et commence à déverser une litanie insensée, impudique, exténuante.

« Vous avez pénétré dans cette cellule à peu de choses près comme Robert Mitchum rentre chez lui, longtemps après son départ, dans cette maison en ruines, vous vous en souvenez n'est-ce pas, ce film sur la mémoire, *Les Indomptables*, vous êtes entré avec la même préméditation vague, exhausser ce que vous aviez longtemps pensé dissimuler, vous me voyez comme une sorte de baume, le moyen le plus élégant et le moins nocif de raccrocher votre cinéphilie personnelle, pleine de trous et de gloires, à un phénomène de société que vous sauriez révéler, et qui vous dirait sur l'époque ce que vous redoutez, ce que vous attendez, ce que vous désirez que l'on pense de vous, cette scène est reprise dans le *Nick's Movie* de Wim Wenders, et ce n'est pas pour rien puisque ce film sur la vie en décomposition, celle du cinéaste Nicholas Ray en personne, n'est rien d'autre qu'une œuvre sur le désir le moins commun, celui de rentrer dignement chez soi, quoi de plus digne pour vous que de confronter votre passion aux élucubrations d'un mort en sursis, qui anoblit parce qu'il sait les répertorier les références dont vous avez bardé vos rêves... Comment expliquer que chacun des plans américains du *Falstaff* de Welles ait une résonance tragique ? Parce qu'ils ne sont jamais cadrés, malgré les apparences, à hauteur d'homme. Comment l'a-t-il réussi ? En approfondissant le

champ jusqu'à l'absurde. Oui, regardez-moi dans toute ma difformité, moi qui ai vu plus de films avant d'entrer au monastère que vous n'en connaîtrez jamais, entre mes quinze et mes vingt-cinq ans, le temps des passions graves, ensuite je suis devenu la proie d'une cytopathie mitochondriale, qui a détruit les nerfs de mes jambes, puis ma rétine et qui m'empêche aujourd'hui de respirer sans de volumineux appareils, dix ans que je ne peux plus quitter le lit, un demi-siècle que j'ai quitté la vie que vous qualifiez, vous les autres au dehors, de réelle, j'ai vu tant de films dont chaque plan est pour toujours empreint de cette réalité inouïe qui vous plonge en leur sein, au point qu'il me semble les avoir vécus, vous en doutez ? »

Abasourdi, De Graeve décide dans l'instant de revenir chaque matin à Rocquevour et des jours durant il s'y tient. La fenaison dévaste les champs, entourant le monastère d'aridité jaune. C'est la saison que De Graeve déteste entre toutes, lorsque l'été s'achève ainsi dans la paille et la sueur. Les moines sentent fort et détournant leur regard à chaque fois qu'ils se heurtent à lui dans une venelle, le considèrent sans doute comme une scandaleuse intrusion matérialiste. Le journaliste n'en a cure, n'hésitant pas à retirer au dernier moment ses lunettes noires pour mieux les vriller de son regard vermillon. À chaque visite, Frère Lumière parle sans pause, cite une centaine de films avec persuasion, propose reflets et correspondances, passe avec aisance de Griffith à Eisenstein, de Lang à Risi, de Godard à Melville. De Graeve, après chaque entrevue, descend lentement vers la Smart bleu azur qu'il gare près des granges en ruines, de crainte qu'on ne la lui raye. Les lèvres collées au dictaphone, il y récapitule les

récents exploits du moine, observant le monastère qui vu d'en bas fait davantage impression. En contre-plongée, les lézardes des murs s'évanouissent, les éructations des moines se mêlent au vent, le clocher dissimule enfin ses tuiles brisées sous la flèche arrogante qui désigne le ciel. La distance transforme même les vêpres bafouillées en péans.

(...) Grâce à la couleur d'un plan, le rythme d'une séquence, le geste d'un acteur, qui disent mieux que tant d'exégèses l'impiété de l'époque, son amnésie surtout, l'odieuse faiblesse des hommes et la puissance redoutable des émotions, Frère Lumière délivre un discours qui semble dans un premier temps dérisoirement construit (...)

Mêlant des opinions de collégiens à des hypothèses plus hardies, qu'aucun analyste sérieux n'a encore jamais soulevées, alternant les points de vue consensuels et les hiérarchies non admises, le moine en effet ne cache pas longtemps que les films ne s'enchaînent ainsi, dans son flot de paroles, que par certains aspects de leur trame qui seuls font sens à ses yeux. Ne se lassant pas de réécouter le soir chacune de ses analyses, De Graeve finit par découvrir que le maigre torrent qui borde le chemin distille un désagréable bruit de fond, comme une sorte de chuchotis moqueur.

(...) Des scènes anodines et des séquences ultimes s'unissant ainsi par une sorte de grâce angélique, tout à la fois pesante et fragile, Frère Lumière semble avoir ressenti de Riz Amer à Sabrina, d'Allonsafan à Heimat et des Trois mousquetaires à Portier de nuit, d'exquises

douleurs prétextes à l'hypermnésie, alors que l'on imagine bien que dans sa cellule depuis sa prime jeunesse, il n'a pu expérimenter ni la souffrance que cause le corps des femmes, ni la peine qu'engendre le regard des hommes. (...)

À Ménélou-sur-Èvres, dans la chambre impersonnelle de l'Hôtel des Roses, le journaliste prend un malin plaisir à modifier quelques références, ajouter des remarques de son cru, accentuer l'incongruité de certaines comparaisons tout en en édulcorant d'autres. Il va même jusqu'à se citer lui-même, se servant de ses propres recueils d'aphorismes publiés une dizaine d'années auparavant. Il tend une main hésitante vers la pile de livres qu'il a placée au pied de son lit, Leopardi, Pound, Mourlet, les siens judicieusement intercalés, mais à chaque fois renonce, saisi par la nécessité fulgurante d'un film à citer ou d'une nouvelle saillie à étrener.

« J'étais étudiant et passais ma vie au cinéma, ce n'est pas une expression, j'y dormais et y mangeais véritablement, en douce bien entendu, plein d'illusions, mais le cœur tellement aux aguets, vous savez le « cœur de lièvre » de Drieu, Drieu qui sauve Louis Malle de l'oubli et de la honte, j'étais tellement affolé que je souffrais de la moindre désaffection, fidèle en cela au jeune de *L'Emploi* qui affronte tout ensemble l'Entreprise et son propre cœur, Ermanno Olmi étant bien le seul à avoir su filmer l'Incarnation... Je voyais six films par jour, et cela chaque jour et j'ai ainsi presque tout vu, j'ai même voyagé pour voir ceux qui ne passaient pas en France, fréquenté des originaux qui collectionnait des œuvres invisibles, parce que choquantes ou inachevées, écumé les festivals

et les commémorations, étudiant en médecine qui n'allait jamais en cours, quand la maladie m'a frappé, j'ai tout renié, cinéma compris et je me suis enfermé volontairement ici, pour guérir autrement ou mourir ailleurs, et puis quelques années plus tard, Dieu m'a parlé à travers tous ces films, aussi bien par les pliés de Cyd Charisse que par la mélodie du montage de Welles, et ce sont eux maintenant qui chantent en moi sa gloire, ses prophètes s'appellent Robert Bresson ou Edgar Reitz, le croirez-vous, ils sont légion... Vous reviendrez ? »

Chaque soir en descendant la colline pour rejoindre les granges, croisant sans les voir les frères convers aux sandales spongieuses, de Graeve découvre combien sa propre cinéphilie est restée scolaire, même dans ses bas-fonds, combien il n'a jamais retenu des films que des moments aptes à résonner avec sa propre existence, à la magnifier ou à la dénigrer selon ses humeurs, lui qui tel le journaliste de *La Dolce Vita* ne s'est attelé au cinéma que pour survivre, mais certainement pas pour chavirer. Avec cette satisfaction qui lui donne de l'aisance et de l'allant, les yeux rivés sur le monastère dont la silhouette trompeuse fond ensemble le mur d'enceinte en pierres de taille et le crépi d'après-guerre, le journaliste continue de mettre en place son roman.

(...) Cinquante ans sans la possibilité de voir le moindre film et cependant la perception demeurée si fine d'une contre-plongée ou d'un panoramique autrefois éblouissants : Frère Lumière juge l'époque sans aménité, dissèque le Mal dans chaque action humaine, dans la profusion de la langue comme dans les silences complices, se pare des attraits de Russell et des méandres

de Lang, reflets d'un monde sans vice ni vertu, juste atone et dès lors condamné (...)

Devant le pigeonnier de briques, le père Vérone, un soir après la séance, faisant mine de croiser De Graeve par inadvertance feinte, se recule mécaniquement vers le cloître, exhibant son vespéral tout en maquillant son regard de la plus extrême froideur. Cela fait longtemps que les colombes ont quitté Rocquevour et c'est une effraie qui campe désormais en haut de la tour constellée de déjections. Tout à leur joute, les deux hommes piétinent sans les voir les pelotes qui recouvrent la cour, indifférents aux craquements des os minuscules. Le journaliste demande un ton trop haut s'il peut filmer Frère Lumière et Vérone amusé répond qu'il n'y voit pas d'objection, mais uniquement dans sa cellule, et s'il le souhaite. Il s'émeut ensuite de la position de De Graeve, insinue qu'il le trouve partagé. Une fois encore, la ruse indolore comme mode de communication : que le journaliste le reconnaisse et il donne raison à la supposée perspicacité du père, s'admet dévoilé et apparaît sous la contrainte d'un jugement même si celui-ci se veut flatteur ; qu'il le refuse, et il est alors obligé d'admettre le vertige, forcé de donner raison à cette convocation qu'il pensait traiter sinon par le mépris du moins par une certaine indifférence polie. De Graeve choisit de se taire et de saluer lentement le père Vérone, privilégiant le mystère même appauvri aux aveux embarrassants.

Durant une semaine encore, face caméra et sous magnétophone, le moine livre des trésors de sagesse cinématographique, s'appuyant tantôt sur les listes de Greenaway, tantôt sur les silences de Monte Hellman, bondissant des

truismes de Fernandel aux gestes de Jean-Louis Barrault, s'arrêtant les yeux mi-clos et le corps tremblant de part en part sur les jardins de John Huston ou les rixes d'Anthony Mann, avant de s'éclipser vers les non-dits du *Judex* de Franju, figure aussi christique, selon ses dires, que le Vincent de Sautet ou l'invité de *Théorème*. Les yeux du prodige sont recouverts d'une fine paroi laiteuse, vaguement beige, qui ne laisse entrevoir l'iris que par les côtés. À chaque nouvelle œuvre citée, Frère Lumière les écarquille en arrondissant la bouche. De Graeve a oublié ce Grémillon et ce Duvivier qui maintenant le possèdent. Il découvre sous un autre jour Clive Donner et n'en finit plus de désirer Lucia Bose. Comment cet infirme peut-il à ce point lui donner envie de s'adonner enfin, après toutes ces années de parade, aux charmes vitaux du souvenir, à la douleur de son éloquence infinie ? Un soir sur la route du retour, parlant tout haut et titubant presque, il aperçoit la première feuille rousse, sur la branche incurvée d'un tilleul, et ressent une peine indistincte. L'inquiétante torpeur d'octobre est déjà là tout entière, dans la nuit venteuse qui s'annonce glacée.

*(...) Les cinéphiles les plus reconnus, c'est-à-dire les plus endurcis, sont incapables, et c'est bien cela qui fait leur force, de pleurer ou de rire quand un plan par sa mélancolie ou sa mécanique insolente l'exigent ! Leur visage immobile est leur plus sûre prison. Frère Lumière, dans son dépouillement, les yeux brillants des soieries de Sternberg comme des farces noires de Ferreri, paraît à l'inverse tellement touché par le septième art qu'il en est comme couvert de stigmates.
(...)*

De Graeve a trouvé le moyen d'éviter les bruits parasites du torrent : c'est lui qui chuchote à présent et qui recouvre de murmures le clapotis de l'eau sale, le vent dans les branches tordues des ormes, les tracteurs qui au loin ne cessent de tourner en rond.

(...) Les films s'écoulent hors de lui comme du sang par des plaies, se relayant les émotions les plus violentes et se partageant les signes les plus épars. Frère Lumière est le seul martyr, quand tous les autres, du haut de leur chaire, déclament des principes appris, mais jamais éprouvés sur la modernité de Pakula, la jeunesse de Renoir ou l'ambiguïté de Tati. La vérité vient toujours d'en bas, de l'épileptique ou du possédé qui baigne dans la lumière, divine ou non, et ainsi nous juge, nous qui ne savons que la montrer du doigt pour nous en moquer ou à défaut la décrire. (...)

Étendu sur le couvre-lit élimé de l'Hôtel des Roses, le dictaphone sur l'oreiller, De Graeve efface à intervalles réguliers ses conclusions définitives et ses digressions bienvenues, les remplaçant par d'autres plus avantageuses encore. Chaque nuit, les yeux grands ouverts, il détruit ce qu'il a bâti la veille, plus que jamais désireux d'élaborer l'hommage le plus honnête qui soit, c'est-à-dire le plus centré sur lui-même.

Le dernier matin à Rocquevour, juste avant que De Graeve ne s'attelle à la rédaction de l'article-fleuve qu'il destine à une prestigieuse revue littéraire, le père Vérone l'air de rien, cet air de rien si patiemment maîtrisé, annonce l'incroyable :

contrairement à ses dires que seule une modestie hors du commun pourrait expliquer, ou bien une terreur invouable face au cristal du miracle, Frère Lumière n'a jamais été étudiant. C'est un enfant abandonné aux portes du monastère à la fin des années cinquante, qui plus est malvoyant de naissance. Le journaliste ricane, puis s'insurge, bouscule Vérone qui laisse échapper une injure, se rue dans la cellule du moine qu'il n'a pas vu depuis trois jours pour ne trouver qu'une paille vide. Mort à l'aube. Dans la deuxième pièce séparée par une toile de jute, des étagères de livres et le poumon d'acier, à l'intérieur duquel le malade devait respirer plus de douze heures par jour, qui ronronne. Deux novices en train de l'emporter.

Avant de lui révéler l'in vraisemblable vérité, le père a attendu que De Graeve soit conquis, et par là même convaincu de la nécessité d'écrire son texte. Si ce dernier persiste à s'en tenir à la version de Frère Lumière, récitée pour l'appâter, il n'hésitera pas à produire des certificats médicaux. Aucun lecteur ne croira les propos de l'écrivain, tous en revanche sauront y déceler ses mémoires maquillées. Ainsi Vérone croit-il le journaliste obligé de transcrire les incroyables faits biographiques qu'il annonce, mais ce faisant, se trompe par deux fois. D'abord en croyant que les miracles ne sont plus reçus en raison de l'incrédulité des hommes, alors que loin de s'y heurter, ils glissent simplement sur elle, dénués du moindre intérêt. Ensuite parce que dans le monde de Vérone, se servir ostensiblement d'autrui pour se mettre en avant est absurde (on n'y règne que caché derrière les autres), tandis que cela est fort bien vu, et même recommandé, dans celui de De Graeve. Ce dernier peut aller jusqu'à effacer l'existence

de Frère Lumière et reprendre à son compte, sans le moindre remords, tout ce que ce dernier lui a confié. Mieux encore, il peut garder la trame de ses entretiens avec le moine, que tout le monde prendra pour un procédé littéraire consistant à se servir de quelques bribes de souvenirs épars, lors d'une rencontre peut-être vécue, pour mieux y enchevêtrer ses émotions les plus intimes. Si pour le père supérieur, le réel se doit d'être malmené en tous sens, jusqu'à ce qu'il se conforme à nos vœux, les mensonges les plus divers finissant toujours par permettre à la vérité de se frayer un chemin, dans l'esprit du journaliste, ce même réel n'a plus aucune espèce d'importance, la vérité est le mensonge, dans une bienheureuse simultanéité.

Entre tentatives d'intimidation et perplexité anxieuse, De Graeve ne cesse d'ôter puis de réajuster ses lunettes noires, ne parvenant pas encore à saisir que la victoire, à terme, lui est acquise. Sur le pas de la porte, le visage blême du père Vérone se détourne sciemment. Quelques moines à l'identique sourire carié s'interposent progressivement entre eux, chassés du réfectoire par la grêle imprévisible qui s'est infiltrée entre les tuiles disjointes.

SOMMAIRE

L'Aurore de Murnau

Sa mémoire est bonne : lorsqu'elle l'a trompé, il y a un mois tout juste, il avait dans la poche arrière gauche de son pantalon à taupières, celui-là même qu'il avait mis pour leur première rencontre, *L'Aurore* de Murnau. C'est ce jour-là qu'il a été enfin nommé. Richard Becker, écrivain sur le retour, n'ayant plus besoin de buisson ardent pour aveugler, de revenants qui psalmodient sous la porte. Sa seconde naissance, c'est à cette seule femme qu'il la doit.

Neuf heures quarante et toujours pas de cravate. Le temps est figé comme de la pierre. Il fait lourd.

Au bord du fou rire et du drame, il avait bien pensé la glisser entre leurs corps en sueurs et en cris, *L'Aurore* de Murnau, voir s'il restait de l'espace entre leurs deux ventres collés. Elle criait, manquerait plus qu'elle le nie ! Et lui aussi pour lui plaire. Un homme ne crie jamais pour de vrai, juste pour singer l'abandon et la rage. La glisser entre eux ? Trop subjugué par ce sourire qui ne s'effaçait pas, qui ne s'effaçait pas malgré sa venue. Un sourire qui persiste, en toute impudeur, ce n'est rien d'autre qu'une manière de s'absenter ; ainsi le quittait-elle. *La* glisser bien sûr : un film a le genre de son titre. L'auraient-ils donc laissée passer, *L'Aurore* de Murnau ? Il ne lui aurait pas embrochée, ce con ?

Ce matin, devant la glace, une demi-heure à se détailler froidement. Ce n'est plus le même temps. Il dure sans raison

et puis se débride, ne laisse rien en l'état, l'indispose avec ces soubresauts, ces accélérations subites. C'était avant et il est là. Éternel retour, longs cycles, petites roulades. Se mordre la queue en silence contrit.

Elle tient, *L'Aurore* de Murnau, discrète, pas trop épaisse, il peut même en appuyant fort la placer sur son ventre quand il transpire. Alors, elle tient. C'est un talisman. Écrire *bide*, car aujourd'hui il en a après sa pomme, ça dérouille sec, toujours du gras ou du saillant à réfuter. Son corps le dégoûte, mais il s'y complaît, bien enfermé dans son métabolisme. Ses humeurs, ses sécrétions. Son remue-ménage de canaux et de vasques superposés. En face, tel un brasier sec, le manuscrit froissé d'un roman jamais vraiment commencé. Revenir à cette journée, sa geôle, cet instant d'il y a un mois. Quand elle a joui en détournant la tête. Joui au moment même où il la découvrait. Son sourire à l'envers, dans les bras saccadés de l'amoureux qui ne distinguait que ses poings crispés, veinés comme des pelotes de gros fil beige.

Histoires lugubres sur le temps arrêté, le monde extérieur gommé, idées insensées sur l'amour : rien ne compte plus devant un sourire en plein crime. Il avait pour elle une affection de principe. Sa fente blonde, ses jolis reins, ses yeux marron bien ouverts. La voyant baiser avec un autre, immédiatement, *L'Aurore* de Murnau comme garde-fou. Réflexe automatique. Presque par précaution, on ne sait jamais, dans ce monde-là tout peut arriver. Se tenir prêt, ne rien laisser au hasard, le qui-vive toujours. Quand elle l'a trompé avec ce sourire qui l'exhibait, immédiatement les plans de ce film, eux seuls, tous retraversés.

De la fenêtre, un peu des rails qui dépassent et le tournant de la rue où le drame s'est noué. À Chicago, Illinois, tout se voit pour peu qu'on attende. *L'Aurore* de Murnau sur lui lorsqu'elle l'a trompé, comme le jour où elle l'a quitté, comme le jour où il a rencontré Jenny. Jenny qui baise mieux, oui mieux sans doute, mais plus vite aussi, mieux parce qu'avec du chien, mais trop vite parce *dans l'urgence*. Comme disent les sales cons. Le même jour. Très exactement. Une filature qui tourne en rond près de l' Aquarium, elle dans son lit de luxure puis dans Kingston Avenue, lui à sa suite l'injuriant, puis dans les bras de Jenny, poupée divagant au hasard la gorge presque nue, le regard en rapière, qui a su l'arrêter. Ouf. La grande avenue aux vitrines noircies, avec le regard harassé des piétons qui suivent au-dessus de leur tête, à cause des grincements soudains, le trajet du métro sale. À quoi sert le destin sinon à défier l'apparat que l'on a disposé, inquiet, mais tenace, tout autour de soi ?

Tout à l'heure, selle friable puis diarrhée, nausées surtout. Dix heures cinq. Dix heures vingt. Dix heures trente. Malade comme une bête. Lit tiède, mouches sous les yeux, phosphorescences dans les recoins. Incapable de relire les phrases présomptueuses de ce roman qui l'achève.

Il aurait bien fait dedans, en plein milieu de *L'Aurore* de Murnau, moulant pour elle un étron par le trou, l'arc-en-ciel des prismes sur les côtés, une manière de clore le sujet. La table rase. Avant de filer se soûler à Navy Pier, derrière la Grande Roue, vue sur la baie. Elle la connaît la raison de tout cela ? Non, elle ne sait plus... Il n'a jamais pu rester avec elle dans le droit fil de ses pensées. Parce qu'elle était l'anti-

Ariane. En toutes occasions, elle brisait les raccords, mais *L'Aurore* de Murnau c'est le Lien. Le retour prodigieux du fil.

Ce film, quand son père est mort, il venait juste de l'acheter. Impossible d'oublier le moindre plan. Tapi au fond de sa poche et la nuit sous l'oreiller, pour qu'il l'inspire. Il ne va quand même pas le souiller ! Pas tout de suite reconnu, son père, à cause du fond de teint, des paupières froissées, de cet enduit blanc sur les dents. C'est normal de voir les dents ? Il ne sait pas. *L'Observer* de ce matin indique que le record d'homicides à Chicago, Illinois, vient d'être battu la nuit dernière : quinze en douze heures. C'est tout ? On pourrait croire que l'excès le sauve, mais non, même dans la surenchère le contemporain est piteux. Il a eu envie de la tuer. Il l'a encore. La pulsion en sourdine, mais qui toque. Comme qui dirait ça ronge. Un sourire de tristesse ou de jouissance, c'est toujours un sourire de trop. Tout sourire est de trop, il ne faut rien ouvrir, rien céder.

Richard Becker, écrivain sur le retour, 40 ans depuis mai, né il y a un mois de l'indécence de son sourire rouge et blanc.

Un carreau de faïence au-dessus de l'évier, brisé depuis la dernière secousse sismique. Il compte les affaires qui lui restent : sa brosse à cheveux, la trousse de maquillage en aile d'oiseau, le dernier Michael Maison. S'il casse en deux *L'Aurore* de Murnau, elle pourrait aisément lui couper l'aine, son artère fémorale lui colorierait d'un jet la chatte et le museau, elle mourrait exaltée, baisée, plantée par *L'Aurore* de Murnau...

Non, il tient trop à ce film, pas question d'y toucher.

Écrire sur sa porte et sur son mur, avec son vieux rouge à lèvres. De bonne heure, aller jusque chez elle. La voisine n'en croira pas ses yeux, frétillera des hanches. Le 37^e étage puis son numéro de porte simple à retenir, son âge lors de leur rencontre : 22. Ou bien glisser ses liasses tachées sous sa porte. Pas pour l'effrayer, pour nourrir sa mémoire, lui garnir, qu'elle se souvienne jusqu'à la fin de l'avoué Johnny Clough, ramolli à l'intérieur quand il a vu sa gueule, qu'elle pense à son plaisir qui suivait sa pente quand même, à ce sourire obscène trop écarté, qu'elle pense à ses amants, les uns sur les autres en surimpression, unis à l'identique en elle. Clones *envaginés*. Il rêverait la nuit d'après à une cargaison d'amants, endimanchés et hilares sur un bateau de fortune qui craque, goguenards et éreintés, et puis, tout serait fini. À chaque nouvelle saillie, qu'elle prenne son temps. Des efforts et un peu de patience. Qu'elle observe la face du précédent, repère lorsqu'il grimace et ahane, lorsqu'il se contracte et qu'elle s'essuie. Elle la voit ? Qu'elle n'ose plus jamais sourire.

Midi passé. Toujours pas habillé, en travers du lit. Sale comme un peigne. Le temps allongé, effiloché même, sans point d'appui. La peur de tout, l'envie de ramper, de se défaire.

Qu'elle regarde un jour *L'Aurore* de Murnau, juste pour se faire une idée. C'était un autre temps, un autre espace, il n'y a que lui pour le savoir vraiment. Elle s'en fout, va et vient de la même manière que tous ces mâles entrent et sortent, sans idées à long terme, sans projet ni principes, juste du temps bourré, de l'illusion souveraine. Elle s'est permise hier

d'appeler, d'abord il n'a pas répondu. Son numéro sur l'écran clignotait doucement. Attente. Et puis il a décroché. Elle ne disait mot, respirait vivement, comme avant une insulte ou un aveu. Il a raccroché et est allé au Port.

Treize heures quarante. Quinze heures. Dix-sept heures passées. Le temps intolérable, successif, parcimonieux. La langue chargée.

Il ne faut plus qu'elle parle, qu'elle prétende, qu'elle insulte ceux qui ont joui d'un éclat qu'elle ne maîtrisait qu'en songe. Tous ceux qu'elle a soulagés en pensant les dominer. Feindre la soumission, il n'y a rien de tel pour conquérir son propre jet, pour déjouer les ruses des Mères. Elle ne saisit pas ce genre de drames, non elle en est bien incapable. C'est comme de l'art abstrait, ça n'émeut plus, mais ça interroge encore. Où peut bien se planquer la sortie ?

Le Port désert à cause de la Commémoration. La mort et la fête toujours. Le temps complètement saccagé, inversé, en désordre. Fanfares. Angine. Ondées fines à peine audibles. La fièvre ne l'aide pas à l'oublier comme il voudrait.

Il faudrait qu'elle avale, puisqu'elle ne sait faire que cela. Qu'elle avale sa rancœur, ses larmes, leur foutre. Qu'elle avale tout ça et qu'on respire, qu'on s'ébatte, qu'on en finisse. Un jour, ils souriront en toute connaissance de cause. En toute cruauté consentie. Sourire c'est tuer l'instant en lui laissant prendre ses aises. C'est ouvrir ce qui doit rester clos.

Plus de médecins à Chicago, Illinois, des radiologues et des chirurgiens à chaque carrefour, ça oui, mais pour l'angine... Il boit, c'est aussi bien. Il boit puisqu'il ne peut sortir. Les forêts qui encerclaient la ville ont laissé la place aux hangars à bateaux, juste après les chenils. Il faut rouler une heure pour voir des arbres, simplement les voir de loin. Le contemporain est décidément prêt à tout pour jouir.

Il est tard, il va au lit.

Unis d'effroi et de vase, reliés à la même longe tout en haut d'un stère de bois mort, il s'imagine avec elle en amants suppliciés, les orifices éteints et le souffle court, avant de s'endormir en sanglots.

SOMMAIRE

L'Égrégore rétinien

Je n'avais pas eu beaucoup à me forcer en découvrant ce soir-là les façades moisis de l'avenue Solunova. À cette époque, les derniers mois de 1988, une odeur juste reconnue, n'importe quel passage des *Cantos* ou la soudaineté des averses inondant les rues pragoises, me secouaient invariablement de ces pleurs excessifs et brefs, en tous points révoltants, qui sont d'ordinaire l'apanage des femmes ivres. Incontinent émotionnel plutôt exigeant, mais assez pleutre, j'étais ce que l'on appelle un délicat.

Profitant de l'ouverture de la porte-cochère, un labrador au museau taché de sang, qui tournait en rond devant le 26 comme s'il tramait une quelconque chasse, s'était rué à l'intérieur. J'avais oublié l'étage, les marches glissaient et la minuterie ne fonctionnait pas, mais le tumulte qui s'organisait sur le palier du troisième permettait de rejoindre la soirée sans encombre. En ce temps-là de démocratie balbutiante et de libéralisme réservé, les fêtes semblaient tant dépourvues d'accrocs que personne n'en demandait davantage. Elles avaient lieu au sein d'édifices croulants, mais très éclairés. Je pouvais passer ainsi des heures, le même verre de tokay en bouche, à détailler les audaces et les convenances d'une bibliothèque ou réinventer sur quelques photographies, accoudé à l'immuable secrétaire à rabats, des vies brisées et des destins exemplaires. Par mépris et par crainte, je ne dansais jamais, discutant au contraire, si besoin en criant, de paysages français et d'auteurs conséquents, sans faire la

plupart du temps la moindre avance aux femmes. Le chien qui m'avait précédé dévala l'escalier en trombe, la queue lestée de bardanes ramassées entre les pavés fendus de la cour intérieure. Je l'entendis gratter à la porte puis gémir, mais n'eus pas le cran de descendre l'escalier, dans l'obscurité moite, pour aller lui rouvrir. Malgré la cohue parfumée qui m'environna ce soir-là sans trop m'oppresser, je reconnus bientôt Jérémie Fénelon puis Alix Gendre, deux compatriotes suspicieux, lesquels avaient depuis longtemps admis que notre exil tchèque ne constituait pas une raison suffisante à ce que nous devinssions amis. Nous nous rencontrions sur les parquets lustrés des réceptions, pour d'un regard appuyé nous assurer d'une vision prétendument insolente des choses. J'étais à la fois mélancolique et désintéressé, ce qui alors n'était pas si rare.

Dans le but de passer en revue les convives, je partis sur ma gauche de la porte mal repeinte, et pivotai avec lenteur sur un talon. C'est ainsi que je la vis me faire face dans la profondeur du hall, l'air étonné parmi les danseurs en veston. Elle se haussait sur la pointe des pieds, regardant loin par-dessus mon épaule, les sourcils relevés. Je suivis son regard, mais ne vis derrière moi qu'un miroir ovale reflétant les croisées. Lorsque je me retournai, la femme au foulard mauve avait disparu. Pas particulièrement jolie, du moins étais-je trop loin pour avoir pu en juger, le nez trop fort en tous cas, elle ressemblait à la plupart de ces étudiantes qui en groupes épars, déclamaient en argot slovaque que le champagne était tiède ou en français que Supervielle était curieux. Cette vision m'avait saisi cependant et ne sachant pourquoi, les yeux immédiatement embués, je décidai de m'approcher de la fine estrade de peuplier où

quelques couples avinés se resserraient. Mon inconnue avait manifestement quitté la pièce, si bien qu'après m'être engagé, à tout hasard, dans l'un des deux couloirs opaques qui conduisaient aux salons, j'abandonnai mes recherches au profit d'un sofa dans la pénombre, dont la profondeur molle compensait à peine l'odeur douceâtre. Ne parvenant pas à comprendre ce qui m'avait ému dans cette courte apparition, je choisis de me changer les idées en entretenant une femme au teint bistre, manifestement esseulée, des mérites de Fritz Lang et des ruelles pavées. « Qu'est-ce qu'une nuit bleue ? » soupira-t-elle, en renversant la tête, prête à tout écouter du moment qu'on ne lui demandât rien. Avant de quitter l'appartement cette nuit-là, je n'oubliai pas de questionner Fénelon sur l'invitée rousse, la seule à porter d'une manière aussi démodée un tel foulard autour du cou. En reniflant d'importance, mon compagnon marmonna qu'il l'avait peut-être vue arriver avec Martin Tilsit, un avocat régulièrement croisé dans ce genre d'endroits, puis s'échappa comme à son habitude avant la fin de sa phrase, serrant contre lui la pochette de ses *Carnets ironiques* toujours en chantier, ou peut-être ce soir-là, un simple paquet cadeau déchiré en plusieurs endroits.

Le lendemain, dans un passage couvert de la Vieille-Ville, j'entendis s'échapper d'une mansarde délabrée, ou plutôt de la Bugatti qui roulait en trombe vers le pont de Malostranska, m'éclaboussant d'urine froide, une phrase étrange qui me remit inexplicablement en mémoire la femme entraperçue la veille. *Ne prenez pas la mouche de la sorte, mon cher Varèse, nous sommes vos obligés !* Je l'entendis distinctement. Outre son emphase incongrue, quelque chose en elle me parut propice aux rêveries. Je n'eus à vrai dire pas l'occasion de rêver

longtemps, car les semaines qui suivirent me forcèrent à renouer avec les membres dispersés de ma famille parisienne, pantins sombres qui jouaient indéfiniment leur pièce malgré l'absence d'encouragements. Mon père hospitalisé était au plus mal. Les soirées se passaient entre l'étouffante cabine téléphonique de la rue Cerna et le lit étroit de Jana Garlova, une employée des postes amoureuse suite à quelques malentendus. Chaque appel confirmait l'échéance. Mon frère me détaillait méthodiquement l'œdème du bassin, l'enduit blanc sur les gencives et enfin, un vendredi, le dernier essoufflement, après que notre père eut lancé quelques heures plus tôt ce *c'est la fin* dont je ne sus jamais s'il s'agissait d'une question affolée ou d'une affirmation presque hautaine, tant la ligne était mauvaise. À la même période, les nuits avec Jana s'assagirent. Je travaillais sur l'une des péniches grinçantes qui remontaient la Vlatva de jour comme de nuit, destinées aux touristes allemands qui tenaient à ce que cette courte croisière, du pont Charles à la colline de Vizerhad, les émeuvent. Mon accent français leur semblait si délicieusement pragois que les violons aidant, s'affaissant gravement sur leur siège sans jamais se parler, les yeux rivés sur la ferraille terne des quais, ils n'avaient plus qu'à profiter. J'avais alors devant moi une petite heure, où à part quelques verres à resservir, personne ne m'importunait vraiment. Les yeux fixés sur l'écume qui léchait la coque, et dont les arabesques différentes à chaque traversée se changeaient selon mon humeur en traînées de sperme ou en brume filandreuse, je retraversais sans cesse au bras de mon père la rue Pergolèse.

Assez rapidement, Jana Garlova ne donna plus signe de vie. Il était facile de comprendre qu'elle avait rompu à sa manière

de répondre précisément aux questions insistantes, et puis aussi à ce bracelet trop neuf qu'elle fit tinter contre le comptoir le jour des adieux. L'idée qu'une femme que l'on a possédée pût l'être par d'autres m'avait toujours semblé plus déroutante qu'obscène. Ne parlant pas la même langue, nous n'avions cependant pas échangé suffisamment de confidences pour nous sentir redevables. Notre séparation allait ainsi d'autant plus de soi que, pressés d'en découdre puis ravis des silences, ni elle ni moi n'avions le cran d'être tragiques. Quelques semaines plus tard, à l'occasion d'un jour de congé, feuilletant comme à mon habitude de vieux journaux crasseux à la librairie Caranne, je tombai sur des photographies de vedettes d'après-guerre. De chevelures torsadées en paupières lourdes, le déclic finit par se produire : l'inconnue de la rue Solunova était une actrice. Incapable cependant de la situer avec précision, je passai vainement en revue un certain nombre de films anglais des années 60, car sans avoir pu l'identifier, il me semblait à présent que cette période lui convenait d'évidence, de par cette façon ingénue qu'elle avait de tourner la tête en tous sens, sans prendre de précautions, et surtout ces taches de rousseur qui dessinaient nettement un triangle sur chacune des pommettes. Pour être tout à fait honnête, je dois avouer que les détails de son visage ne me furent connus que plus tard, lors de notre deuxième rencontre qui se déroula à peu près de la manière suivante.

Alors que j'avais passé la plus grande partie de la nuit à quitter une soirée pour en rejoindre une autre, finissant par errer dans les ruelles puantes de Na Kampé, l'île funèbre à peine rehaussée de rares lampadaires oblongs, j'attendais que le jour se levât. Celui-ci venu, je n'avais toujours pas le cœur

de rentrer me coucher et choisis plutôt, avant de prendre mon service, de me mêler aux touristes fouineurs qui depuis un an avaient décidé, en toute impunité, d'accaparer la ville. Mêlé aux cortèges, ces régulières marches anonymes me procureraient d'ailleurs un trouble indéfinissable, attisant l'atmosphère proprement inhumaine qui s'exhalait de cette ville toujours plus fardée. Regardant sans les voir les lourdes statues de bronze aux visages placides, je déambulai au hasard de jardins pourrissants, affaibli par une nuit sans sommeil et préoccupé par le souvenir de cette femme. Face à une église de brique jaune, je finis par grimper les marches d'une tour poudrière, et poussé par une famille nombreuse, butant sur les talons d'une autre, me trouvai abruptement face à elle, égaré dans la course descendante de Japonaises murmurantes. J'eus à peine le temps de distinguer sous les boucles orangées, les ailes du nez en sueur, les yeux verts trop rapprochés, le haut du foulard mauve qu'elle repliait de biais vers la clavicule, car la seconde d'après, plusieurs dizaines de marches nous séparaient et bien qu'elle n'eût manifesté aucune espèce d'émotion, cette vision comme la précédente me parut si familière que j'en chancelai encore arrivé au sommet, m'asseyant suffoqué sur l'un des bancs du chemin de ronde. En contrebas, les scintillements de la Vltava se mêlaient en volutes aveuglantes, sertissant si l'on plissait les yeux, la poussière brune des toits étagés jusqu'aux chênaies de Strahov. En proie au vertige, j'arrivai en retard à la péniche. Le regard sombre de mes collègues me donna une nouvelle fois l'occasion de divaguer, le front sur le hublot malpropre, suivant les courbes que traçaient les barques frêles, esquifs incertains couverts de rouille et de mouettes. Je me pris à penser que je n'avais vu cette actrice de seconde zone que dans un seul film,

mais que ce dernier m'avait suffisamment marqué pour qu'elle eût ainsi contaminé ma mémoire. J'écrivis le soir même à mon frère qu'il voulût bien me faire parvenir les quelques affaires restées chez mon père, trois masques en bois, un jeu de cravaches normandes et surtout une centaine de cassettes vidéo, dérisoires vestiges d'une déroute bourgeoise.

Les nuits suivantes, plusieurs mois durant et sans bien savoir pourquoi, j'entrepris de faire le tour des établissements galants, en particulier un ancien couvent décrépît semblable au San Marco de Rome, qui célébrait en sous-sol, dans chacune de ses cellules blanchies à la chaux, un vice particulier. Dès l'entrée, juchées en haut de petites estrades circulaires, des danseuses intégralement nues hormis un béret et des gants blancs, suivaient une chorégraphie sommaire sur une *Lettre à Élise* modernisée, désignant alternativement du doigt leur bouche, leurs seins et leur sexe. Si je croisai là-bas beaucoup d'yeux verts, de taches de rousseur et de foulards, je n'y retrouvai pas l'intrigant visage, mais des notables et des gamins se précipitant avec inquiétude d'un étage à l'autre, au milieu de femmes feignant durablement l'allégresse. J'y reconnus surtout cette senteur aigre, mélange de sperme séché et de tabac froid caractéristique des maisons, du moins de celle où j'avais suivi un jour mon père sans qu'il le sût, près d'Aubervilliers, et qui était devenue pendant quelques mois un refuge à la fois triste et doux. La flamme de petites lanternes de couleur accrochées aux portes se courbait en tous sens, sans jamais s'éteindre, sous l'air frais d'un large soupirail. Inconséquent, je me pris à rester assis devant ce spectacle, bousculé de temps à autre par un client pressé, afin d'observer

sur les fausses poutres du plafond les ondulations anarchiques de leurs reflets. Lorsque je finis ce soir là, presque à regret, par détacher mon regard de leurs spirales irisées, ce fut pour suivre une jeune fille trop blanche et trop grasse, à la marche roide et symétrique, qui me rappelait confusément Jana. Elle eut la surprenante idée, j'appris plus tard qu'elles le faisaient toutes, d'éclairer notre rencontre par une bougie disposée entre ses seins. Appelée à s'éteindre à la fin des ébats d'un ultime filet de salive, celle-ci donna à la misère de nos scènes maladroites, mais rituelles, une vague teinte dix-huitième.

Tandis que les mois passaient, les remugles de Prague m'écoeurèrent chaque jour davantage. Je ne trouvais plus ici qu'une langueur indécente et les ombres changeantes de la rue Cerna me paraissaient maintenant disproportionnées. Gravissant chaque soir mes cinq étages humides, je ne pouvais m'empêcher de guetter la démesure de leurs mouvements à travers les fenêtres doubles des paliers. Quant aux silhouettes blafardes nuançant peu après les tentures de ma chambre ronde, celles de ces films passés en boucle qui agrémentaient mes insomnies, elles m'emprisonnaient tout autant, riches de douleurs italiennes, de dédales français et de voitures américaines, qui s'organisaient quelques heures durant en joutes exténuantes. À la fin de novembre, je reçus les colis. Les masques s'étaient fendus pendant le transport et il manquait une cravache, mais les trois cartons restants contenaient bien les cassettes attendues. J'y découvris la plupart des films qui m'avaient pris autrefois dans leurs rets et dont je ne m'étais jamais entièrement délivré. Le titre seul me remettait en mémoire le bruit de balles en plein cœur et de claquettes impatientes, la lumière d'un front féminin ou la soudaine accélération d'un écheveau de plans. Dans *Les bois*

d'Amyland de William Hornsby, équivoque histoire de jalousie gothique tournée en 1962, je me sentis bouleversé de la reconnaître un court instant, bien que ses traits fussent rendus flous par le très mauvais état de la bande. L'image était par endroits délavée, les changements de focale très souvent hachurés et le son quasi inaudible. Je fus cependant aidé par son étonnante apparition qui se constitua, à peu de choses près, comme lors de la soirée de la rue Solunova, au terme d'un lent panoramique horaire qui détaillait une foule, puis à l'aide d'un recadrage, la plaçait brièvement à droite de l'écran. Un orchestre rutilant en était le contrechamp, plan fixe pendant toute la durée de la chanson-titre dont je ne savais plus goûter l'amertume. À peine plus qu'une figurante, elle ne serait certainement pas créditée au générique, si bien que j'arrêtai le film et vaguement anxieux, repris dès le lendemain soir mes pérégrinations.

De soirée en soirée, désirant instamment la rencontrer à nouveau, je fréquentai en vain les dédicaces plus ou moins avortées de diplomates sur le retour, les fiançailles faussement gaies de leurs filles, et la plupart des galas de charité. Ce n'est cependant qu'un mois plus tard, alors que j'accompagnais Alix Gendre à la gare, que je la revis, mais d'une manière plus déconcertante encore. Placée de trois quarts derrière la vitre d'un compartiment, l'index posé trop haut sur la joue droite, je ne pouvais qu'à peine distinguer ses traits et pourtant j'eus immédiatement la certitude qu'il s'agissait bien d'elle, lorsqu'en m'avançant vers le wagon, celui-ci démarra doucement. Alors que je pressais le pas et manquais de trébucher, Gendre me retint par l'épaule en maugréant que je me trompais de train. Laisant s'échapper une fois de plus cette

femme insistante, j'aidai avec maladresse mon ami à monter ses bagages avant de le saluer distraitement. Le long des rues en pente qui rejoignaient la place Rozova, les tramways crissaient sur l'eau croupie, faisant jaillir au croisement des câbles de violentes étincelles, dont le cliquetis neigeux dérangeait à peine les pies des balcons murés. Plusieurs pressentiments désagréables m'envahirent à nouveau et soucieux d'en avoir le cœur net, je me rendis le jour même dans plusieurs boutiques, à la recherche du film d'Hornsby en version disque, tout nouveau support qui à l'époque était très recherché. Un vendeur un peu plus au fait me renseigna finalement rue Pariska : épuisé en vidéo, le film était ressorti en *director's cut*, quelques mois auparavant, dans la sibylline collection *Campagne anglaise*. Il lui en restait tout un stock qu'il me vendit pour rien.

De retour chez moi en nage, je m'installai devant l'écran le sang aux tempes, pris d'un tremblement de la lèvre inférieure que je ne parvenais plus à maîtriser. Je visionnai le disque en entier. Comparativement à la cassette, une séquence pré-générique avait été supprimée et par endroits, le montage, manifestement avivé par quelques coupes se voulant modernes, abusait de fondus. De façon incompréhensible, je ne retrouvai pas le panoramique et comparant alors séquence après séquence les deux versions, je découvris avec stupeur que l'inconnue apparaissait deux autres fois dans le film original alors qu'elle était totalement absente de cette nouvelle mouture. La résolution de l'image était devenue si mauvaise sur la vieille cassette, avec ces nombreuses scènes d'extérieur ne montrant plus que des ombres nuageuses s'agitant au creux de squares en transparence, qu'il me fallut plusieurs heures

pour en venir à bout. En proie à un malaise lancinant, je constatai ainsi qu'un bref gros plan, cadrant quelques visages attentifs dans une salle d'audience, me la montrait telle qu'en la tour poudrière, et que lors d'une scène de rue, son profil apparaissait à la portière d'un autobus ainsi que je l'avais entrevue à la Gare principale. La gorge nouée je repérai ensuite, grâce aux sous-titres, la phrase entendue il y a quelques mois, mais ne sus qui exactement la prononçait. *Ne prenez pas la mouche de la sorte, mon cher Varèse, nous sommes vos obligés !* La réplique était bel et bien absente du disque, à l'instar d'une vingtaine de minutes qui avaient fait disparaître les trois scènes de l'actrice au foulard, ainsi d'ailleurs que de nombreux plans de couloirs déserts et de bosquets ombragés. Je n'avais aucun moyen de savoir s'il s'agissait des hasards d'une réécriture ou bien d'une vengeance ciblée d'amant éconduit, mais à vrai dire, cela ne m'importait plus. Je jetai le disque sans aucun remord et appelai à tout hasard Martin Tilsit, sachant d'avance que l'avocat ne connaîtrait aucune femme répondant à cette description, ce qu'il me confirma.

À quelques fausses impressions près, je n'eus jamais l'occasion de la revoir. Au fil des visions successives auxquelles je n'arrivais pas à me soustraire, la vidéo des *Bois d'Amyland* devint une ennuyeuse grisaille soufflante que j'étais sans doute le seul à pouvoir encore déchiffrer. Les dernières nuits précédant mon retour en France, terrassé par le souvenir de cette image fugitive, de cette forme enivrante revenue me hanter avant l'oubli, je restai étendu sur mon lit en proie à une succession d'étreintes invisibles. Traversé par le vent des forêts de Bava, enivré des parfums de Brusati,

bousculé des carrefours de *Playtime* aux plages de *Marienbad*, des lèvres de Joan Bennett aux reins de Léa Massari, je voyageai de zooms lyriques en raccords-regards fantasques, de séquences enchevêtrées en silences prolongés, vers les lointaines figures des femmes que j'avais eues, de mon père qui en somme n'avait jamais rien dit, de l'enfant malade que j'étais pour toujours. Sous le joug de cet égrégore rétinien, fantôme issu d'une fascination passée, je prenais à partie, en orpailleur insensé, des trajets déliés et des arrêts brusques, saisi par tant de beauté et de perfidie que je ne me fiais plus qu'à la dernière image advenue.

Des années plus tard, je ne suis plus un délicat. Mes espoirs ont changé de forme. Lorsque me revient l'impression de saisir au vol des bribes de ce qui chaque jour s'effondre davantage, je n'omets jamais, accoudé à l'immuable secrétaire à rabats, de rire à gorge déployée avec mes nouveaux amis, ceux qui se savent incapables de ne rien retenir d'essentiel, mais qui, assurément, n'en font pas tout un drame.

SOMMAIRE

Scéno-dysgraphie

Si la neige tient demain, j'y plongerai la main, mais si c'est de l'eau ?

Si c'est de l'eau, je t'en ferai cadeau.

Juste après, elle se tourna vers la porte. Depuis plus d'une heure maintenant, une vilaine petite pluie froide diluait la neige, battait sans discontinuer les verrières, prolongeait son bruit sourd et fuyant, fuyant comme si l'on y frottait quelque chose, jusqu'à la cuve bourdonnante qui servait d'égout. L'odeur du gâteau de riz indisposait Sonia Volto. Pétrifiée dans sa loge en bois de pin reconstitué, l'actrice devait rejoindre le plateau d'un instant à l'autre. À plusieurs reprises, le mégaphone avait claironné son nom, mais à présent s'était tu. Son silence en disait long, à peine agrémenté de cris rauques et de sifflements étouffés. Derrière le mur de tôle, un chien sale essayait en vain de traverser la boue encore blanche des clapiers. Elle imaginait déjà l'assistant-réalisateur cramponné à ses lunettes comme à des jumelles, ne quittant pas des yeux les portes lambrissées qui se faisaient face, anxieux d'en finir avec cette journée de tournage inutilement allongée, indifférent aux mines sévères des techniciens, à l'ambiance houleuse qui montait, ne pensant qu'aux *Mémoires courti-sanes*, son nouveau film en costumes et mascaras... Il allait se rengorger. Se rengorger et puis clamer. « Pas assez d'entrées sur le territoire national, mais avec quelques conseillers historiques bien choisis, idéal pour les collègues et

les lycées, surtout en décrochant le viatique Art et histoire de la Cinémathèque ! »

Le territoire national.
Viatiques, entrées, conseillers.
Pas beaucoup !
Idéal...

Elle le voyait comme s'il était dans la pièce, ses cuisses musclées en boules compactes, surtout autour des genoux, le torse élancé cependant, se prenant à flairer les trois projecteurs en quinconce qui irradiaient des lueurs de printemps sur la literie Second Empire. Adoucissant à bon compte les solives du boudoir, les filtres de couleur avaient certainement commencé à chauffer. Le chien, bientôt, se reprendrait à gémir, maintenu immobile sous la neige fondue par plusieurs hommes dont les ombres courtes ne manqueraient pas de se mêler. Avec un peu de chance, l'animal finirait par se raviser, le museau trempé de vase et les pattes embourbées sous l'auvent, saisi d'un accès de gaieté qui lui ferait trembler tout l'arrière-train.

La neige, c'est comme tout ce qui revient après être passé,
Un goût nouveau qui pourtant déçoit.
Passé tu entends ?
Non, tu n'entends pas.

Au centre de sa loge dont elle appréciait les liures sous le regard bienveillant de *Marilyns* en quadrichromie, Sonia Volto avala quatre cachets de plus. Environnée de foulards disposés en accroches oblongues, elle connaissait son texte

sur le bout des doigts, mais le rôle d'une costumière, juste à côté, dans le cagibi qui servait de cabine d'essayage, l'empêchait de se concentrer pleinement, et puis cette épaisseur molle dans la bouche, comme un caramel trop de fois remâché, lui donnait d'interminables nausées. Des somnifères pour rester d'attaque. C'était devenu le paradoxe de sa vie d'artiste. Les doses excessives qu'elle prenait désormais ne provoquaient plus aucune sédation, mais au contraire une sensation d'indéfinissable euphorie, celle qu'elle pouvait ressentir de temps à autre, mais de façon bien plus ténue, après s'être acquittée d'une obligation mondaine ou d'une forte miction.

Il avait tant neigé cette nuit-là
Que nos fenêtres faisaient coton.

Non ! Il n'y avait personne dans la pièce d'à côté... L'orgasme prolongé qu'elle croyait encore entendre n'était au mieux que le son amorti de l'averse au creux des gouttières bifides, à moins que ce ne fût l'écho du chien toujours plaintif, maintenant acharné à renverser les plaques du réservoir. Les deux poings sur les hanches, Sonia Volto tenta d'imiter son geignement, mais le son rauque qu'elle lâcha comme à regret la rendit d'un coup maussade.

Sonia Volto !
Sonia Volto !

La voix sourde du mégaphone avait repris sa morne litanie. Détachant les syllabes à l'excès, elle appuyait sans finesse sur les nasales. C'était un ordre empreint de lassitude, une

invocation machinale qui ne lui laissait aucun répit. Cette identité qui ne cessait de revenir en écho lui apparaissait maintenant comme le symbole même de ses entraves, de ses contraintes, de son absence de choix. La Nécessité qui depuis toujours s'imposait à elle. Les relents de cassonade l'obligèrent à se boucher le nez avant de chanceler avec élégance, avec talent, avec audace même, puisqu'elle dévoila l'ombre d'un sein en poire avant d'agripper la main du régisseur dépêché en hâte. Engainé d'un improbable ciré couleur de mendole, qui lui couvrait de manière absurde la moitié du visage, celui-ci ne put l'empêcher de perdre l'équilibre, car l'actrice était seule. Seule et entortillée dans le châle offert par l'un de ses admirateurs munichois, seule et maintenant convaincue qu'il lui fallait rejoindre de toute urgence le plateau.

Si par son éclairage oblique et sa décoration apprêtée, la loge ressemblait à la chambre en désordre d'un Vermeer, les perspectives enchâssées du studio tenaient davantage du Mondrian décoloré. De longs couloirs incurvés. Quelques croisements. D'imperceptibles pentes. Ah quel cadre ! L'actrice principale s'enhardit à rabattre sur ses épaules la capeline portée autrefois dans les coulisses de l'Opéra de Genève, lorsqu'elle jouait *Électre* jusqu'à l'ovation. Ainsi déguisée, elle se perdit bientôt dans le dédale qui sentait la confiserie à plein nez, cube de béton immaculé que tout acteur rêvait d'un jour arpenter, car la saga des *Villars-Cossery*, millésime télévisuel, y avait été conçue tout l'hiver 79. Le métier en raffolait. Une telle saga ne peut laisser de marbre, tant elle souligne par la bande, dans ses thèmes et ses redondances, les émois d'une époque !

Le métier et le marbre.
Sagas, émois, redondances !
L'époque par la bande...

Sonia Volto opinait du chef. Quoi de plus désespérément doux que la banlieue sous la neige, avec ses angles jamais aigus et toute cette boue par en dessous ? De quoi affronter la vie, quelques semaines au moins, sans espoir ni crainte. De couloirs d'albâtre irisé en corridors phosphorescents, le labyrinthe de verre déroulait son interminable parcours. Les plateaux successifs qu'elle traversait sentaient l'éther et la frangipane. À pas de loup, elle dérangeait à peine les équipes de tournage affairées qui faisaient mine de ne pas la reconnaître. Songeuse, elle s'excusait d'un sourire plat, humait l'atmosphère avec ostentation, fébrile dès qu'elle était de nouveau seule, à la façon d'une fillette imprécise, et qu'il lui fallait choisir une nouvelle direction. Sonia Volto en venait à croire que c'était cela qui comptait le plus, ces longues déambulations, ces détours incertains, ces raccourcis trompeurs qui lui faisaient arpenter en tous sens, entre deux prises, un territoire délicieusement complexe. Au fond, le tournage lui-même ne durait qu'un instant tandis que ses pérégrinations la comblaient pour longtemps, lui permettaient de s'étourdir, de s'enthousiasmer le souffle court, pressant le pas, trébuchant presque, tous les sens en alerte pour profiter du voyage. Mais personne ne la reconnaissait. Alors qu'elle avait donné la réplique à Carmet et Ventura à la fin des années soixante-dix ? Connue une carrière plutôt flatteuse au théâtre, alternant comme il est d'usage Feydeau et Tchekhov, avant de pouvoir être interrogée par Jean Sémilla, sur un canapé noir pendant plus d'un quart d'heure, lors de l'émission « Nos années » ?

La roue tourne si bien que les ratés d'hier sont déjà les oubliés de demain.

Les ratés, la roue.
L'oubliée tourne...
Hier et demain.
Si bien !

Assaillie d'odeurs âcres et de sons entêtants, Sonia Volto trottnait en cadence dans le studio d'enregistrement anobli par la neige, cette neige de printemps fluide et tiède qui lui rendait confiance. Les couloirs à présent se ramifiaient davantage, tel un écheveau de guimauve, si bien qu'il lui était possible d'en toucher les parois en écartant les bras. Se presser ainsi, d'un point à un autre, c'était une forme de bonheur, un accomplissement, la certitude que le trajet était le seul but de son périple, la destination réelle, comme ces dessins d'enfants dissimulés derrière des chiffres à relier dans l'ordre.

La neige dehors,
Comme le tapis blanc où innocent tu reposes dévêtu,
La neige dehors, comme le linceul qui te recouvre,
Déjà mort et déjà nu.

Toute à sa fierté dans l'igloo moderne, Sonia Volto se sentait désormais apte aux envolées poétiques les plus insolentes. Malgré ses pas égaux, elle n'en perdait pas moins l'équilibre, surtout lorsque sous les coups de boutoir du chien, la cloison sur sa droite se gondolait soudain.

Sonia Volto !

Le mégaphone se faisait à présent séducteur, la voix cassée qui flatte puis implore, riche d'attendrissantes variations mélodiques. Chaque nouvelle main tendue, aux doigts cuivrés et aux ongles limés court, était un leurre qu'il lui fallait saisir quand même, ne serait-ce que pour s'en effrayer ensuite. Tout comme le miel insistant à l'intérieur des joues et le parfum caramélisé à chaque croisement de couloirs, ces sensations la troublaient malgré la certitude de leur absence, souvenirs intenses de moments jamais vécus, qui lui donnaient à bon compte du panache et de la mélancolie. Entre deux nausées, Sonia Volto découvrit au fond de sa poche cinq cachets supplémentaires, enfouis dans un mouchoir. Radieuse à présent, elle choisit d'ouvrir une porte vitrée qui donnait sur le terrain vague alentour, espérant chasser le chien enragé ou tout au moins s'assurer de sa réelle présence. Elle se sentait prête. Prête à menacer, à s'emporter sans mesure. Un animal porteur d'une telle violence méritait qu'on lui apprenne l'autorité ! Combien d'enfants et de vieillards devaient donc mourir sous les dents de semblables bêtes avant qu'enfin l'humanité ne réagisse ! Le chien est un traître potentiel qui n'attend que votre faiblesse pour vous faire sentir combien sa sauvagerie se porte bien !

Violence ! Mérites !

Autorité des traîtres, violence des chiens !

Les vieillards et les enfants.

Sous les dents...

En dépit de ses efforts, la porte ne s'ouvrait pas. Ce n'est qu'après qu'elle réalisa qu'elle était condamnée. Juste derrière, l'animal épuisé grognait en sourdine, imprimant son

ovale noir sur l'épaisse couche de neige qui recouvrait encore, malgré les rafales de pluie, le verre en damiers. Un regain de coquetterie en rapprocha l'actrice principale qui souhaitait à présent y examiner son reflet. Ce n'était pas si mal. Il y avait un genre. La chevelure brune, qui donnait de part et d'autre de son front bombé des allures de diablesse assagie, auréolait plus qu'elle ne l'exaltait le visage en triangle court. Ses yeux, de façon curieuse, ne s'orientaient en amande que vers les tempes, à la manière des chats fatigués.

Sonia Volto !
Sonia Volto !
Sonia Volto !

La voix redevenait exigeante et sans émotion ni patience, tonnait le même ordre assourdissant. Lorsqu'elle s'avança à bout de forces sur le plateau des *Mémoires courtisanes*, l'assistant-réalisateur resta immobile. À son approche, au moment précis où elle lui prenait langoureusement le bras en susurrant sa venue, il laissa d'ailleurs voir sa vraie nature : ce n'était qu'une écritoire bancale, sur laquelle chacun avait disposé son manteau puisque la penderie ne comportait plus aucun cintre.

S'il neige à Noël, nous n'irons pas au manège,
Mais au lac à glaçons,
S'il neige à Noël, ce sera un garçon.

Sonia Volto hurla avant de vomir sans retenue, recouvrant enfin d'amertume le goût sucré qui lui creusait la langue. Il fallait encore avaler des cachets. Sept, pas un de plus. Une

demi-plaquette et encore. Huit, parce que le risque c'est la vie. L'usage c'est tout ce qui fait plaisir sans précaution, neuf alors. Voire dix, il n'y aurait plus à tergiverser. Rien n'était là, bien entendu, elle était seule. Seule dans le cellier, sans caméra, probablement sans chien. Elle respira un grand coup avant d'ouvrir une nouvelle porte.

Sonia Volto !

Laure Bouxit épouse Frachon ose un pied frileux sur le balcon encombré de séchoirs, en bordure de Cergy, là où il ne neige plus depuis la fin des années soixante. Les plants de tomates alignés en contrebas se déroulent jusqu'à la haie des voisins. Les nuages, lourds comme des barbes, se teintent à peine de la fumée des entrepôts. Laure s'empresse de retourner à l'intérieur : déjà le bruit de l'averse et le crissement des bottes, les grognements du chien et l'impression que chacun s'affaire autour d'elle, déjà la vue dédoublée et l'odeur du riz trop cuit.

Laure veut défaillir sous le regard impérieux d'Helmut Berger, en pied sur l'affiche du salon. À plat ventre au milieu du vestibule, les mains jointes et les cuisses écartées, elle demande à pénétrer la nuit.

Quand il neigeait, sans savoir pourquoi, tu m'embrassais
trois fois,
Le front, les yeux, la tempe.

Il y a plusieurs sorties, mais elles ne mènent pas au but.

SOMMAIRE

Tout ce que le ciel permet

De la Vendée au Languedoc-Roussillon, rafales de pluie entrecoupées de rares éclaircies. Sur la moitié sud du pays, les températures resteront en dessous des valeurs saisonnières, de 9 à Biarritz à 12 à Montpellier. Demain le soleil se lèvera une minute plus tard.

Nous embrasserons les Camille.

Les lumières des projecteurs viennent de s'éteindre. Face à la caméra luisante, le vaste bureau losangique n'est plus qu'un fil tendu qui scintille faiblement. De façon inconcevable, les mains encore sur quelques dossiers, le tailleur remonté à mi-cuisses, un mince filet de salive vers le menton, la présentatrice est évanouie sur son siège. Empressés, mais méthodiques, deux ouvriers moustachus la déposent sur le sol avant de la violer en plan-séquence. Générique.

L'un est joué par Harry Reems, l'autre par Ron Jeremy, mais la présentatrice n'a droit qu'à un énigmatique « Sulpia ». Le titre, *Girls do !*, s'inscrit en flammèches orangées, vague allusion au *Devil in Miss Jones*, référence de bon aloi pour ce film du début des années 80. Sur les accessoires du décor en carton-pâte, les sexes non épilés, les costumes bien repassés, les paupières trop bleues et le corsage flou de Sulpia, le pouce de Paul S. va et vient comme s'il tentait d'en effacer les contours ; à moins qu'ils ne les caressent. L'image disparaît. En bas de l'écran du mini-lecteur accroché autour de son cou, la liste d'autres films cultes tout aussi disponibles se déroule

alors : *La prisonnière du désert, Gorge profonde, Le Parrain, Mary Poppins*. Souriant, Paul S. décide de finir sa bière. La rue est maintenant déserte.

Lorsque les réverbères s'allument les uns après les autres, jusqu'à celui qui le soutient, le soleil est bas déjà, vasque mauve profilant Martine au pas de course, cigarette encore aux lèvres, échevelée dans l'avenue Corentin-Cariou. Machinale et empressée, elle parvient à attirer Paul S. dans la file d'attente du Douglas Sirk. Il lâche ses deux canettes en l'enlaçant. Elle ose sourire sans s'attarder.

Un jeune garçon de treize ans à peine, qui danse d'un pied sur l'autre juste derrière eux, fait preuve d'un vif intérêt. Il est possible que Paul S. ait brièvement honte de sa démarche inélégante, de ses cheveux roux vite peignés, de Martine même, présentatrice météo dont le parfum accentué dit assez les goûts, mais il oublie déjà le gamin et ses sourcils joints à l'arête du nez, défaut que soulignent trois courtes cicatrices semblables à celles que le BCG laissait sur le gras de l'épaule. Il fait mine d'embrasser Martine, qui comme un fait exprès s'obstine à ne pas le regarder en face.

Ils s'asseyent au fond de la salle, contre le mur moqueté de brun, taché par endroits du blanc cassé des cônes et plus enlaidi encore par les affichettes sépia de westerns titrés en italien. Paul S. enlève lui-même l'imperméable transparent de Martine. Celle-ci aimerait murmurer ses derniers achats, son prochain contrat, les plaisanteries des collègues, mais s'en garde bien, certaine qu'il n'écouterà pas. Une fois la dizaine de spectateurs installée aux deux premiers rangs, Paul S. retire

lentement ses chaussures et ses chaussettes, les dispose avec sa veste sur le siège de droite, l'imperméable en travers sur les deux suivants.

D'emblée, durant les premières bandes-annonces tonitrueuses et saccadées, Paul S. glisse sa main gauche contre les reins de Martine à la recherche de la fermeture éclair. La jeune femme soupire en froissant sa robe à fleurs, exige qu'il attende un peu, s'appuie sur le dossier pour lui emprisonner les doigts. Il n'a sans doute pas idée de la mélancolie accumulée à présenter dans un studio triste à pleurer les éclaircies et les pluies à venir sur des régions et des villes qu'elle ne visitera jamais. Non, il n'en a pas la moindre idée, et c'est pour cela qu'il n'en parle pas. Tout sourire, il promène déjà son index entre les fesses duveteuses et sait que ce sera bon d'empoigner plus fermement, comme à l'accoutumée, celle de droite. Un point d'ombre accompagne sa main ; une mouche de toute évidence.

Quand Paul S. descend, il constate qu'elle n'est pas encore humide. Il attend. Les publicités l'excitent tant qu'il doit bientôt se débraguetter sous son pull. Son index continue avec régularité de longer de bas en haut. En tâtonnant, la main encore timorée de la jeune femme se faufile puis serre fort, sans autre mouvement superflu. Il pourrait jouir comme cela, rien qu'à la visualisation de cette scène, lui seul manœuvrant dans un va-et-vient régulier, sans pénétration, juste la pulpe des doigts qui passent successivement en revue l'ovale au pourtour sec, la peau fine à craquer, la réunion des grandes lèvres exquisément douces qui suintent à présent.

Paul S. cherche dans la pénombre le profil de Martine. Celle-ci mord sa lèvre supérieure comme avant une question, quand celle-ci ne vient pas. Attentive à ne pas trop bouger, mais à lui faciliter néanmoins la tâche en se cambrant par à-coups, elle donne l'impression de se résigner après avoir mûrement réfléchi. Lui résiste à l'envie d'enfoncer son doigt maintenant mouillé. Le film commence avec grandiloquence, presque composée d'emblée de pleurants et d'idoles. Martine propose sans trop de hardiesse une alternance de pressions fermes et d'effleurements. Faisant pivoter son poignet, Paul S. la pénètre de l'index, replie les autres doigts en haut des cuisses resserrées. Les ondulations l'empêchent momentanément de progresser à l'intérieur. Elle appuie un ongle où il faut, comme on retient un cheval par le mors, puis s'ouvre davantage, lui permettant plusieurs centimètres. D'une main à l'autre, la mouche sans cesse se pose puis s'enfuit.

Les scènes d'exposition défilent sans intérêt ni importance. La fadeur de Jane Wyman ne peut les distraire. Paul S. retire sa main et bascule Martine vers l'avant, debout le dos courbé, la tête entre les genoux et les mains bien à plat sur le sol. Il s'assied à sa place pour mieux disposer de son cul qu'il souhaite amarrer sur son sexe avec exactitude. En se retournant, les autres spectateurs ne peuvent rien deviner : les épaules et la tête de la jeune femme ne dépassent pas du dossier de devant. Comme personne ne s'est assis dans leur rangée, il la pénètre. La veilleuse orangée de la sortie de secours éclaire faiblement la croupe rénitente, qui à chaque rotation vers la droite accentue sa teinte cireuse.

Paul S. empaume en alternance chacune des fesses et les soupèse. Leur mouvement reste silencieux alors que l'insecte virevolte sans mesure. Tout en prenant garde à bien rester pénétrée, Martine gagne en assurance. Elle remonte sa main gauche sous le pantalon de toile. Levant son pied droit avec l'idée incongrue qu'elle puisse prendre en bouche son gros orteil, à l'instar de l'ardent Ron Jeremy, Paul S. sent le souffle chaud de Martine balayer sa cheville. La langue de celle-ci s'active avec méthode tandis que Rock Hudson se déhanche gravement, paisible et sûr de son fait, homme fier en *Scope* comme on n'en fera jamais plus.

À n'en pas douter, la toute-puissance du tableau qui s'offre à lui ravit Paul S. Il doit imaginer la gêne des téléspectateurs si leur miss météo apparaissait devant eux après une telle joute, speakerine gamahuchée juste avant le direct, dont la carte encore embrenée de la Bretagne aux Landes aurait tout dit des récents ébats. Il croise sur l'écran le faciès douloureux de l'héroïne esseulée, puis entend sa voix dolente tandis qu'il se regarde visiter Martine, soigneusement maintenu à la garde afin d'éviter toute saillie excessivement verticale. Les ongles de la jeune femme courbée lui zèbrent les mollets. Une probable odeur de pluie et d'encens au nez, Paul S. s'efforce de garder son calme malgré la mouche qui maintenant arpente sa jugulaire. À chaque fois que le plus proche spectateur, deux rangs plus haut, se retourne courroucé vers la cabine de projection, à l'occasion d'un énième saut de pellicule, il fronce même les sourcils en toute connivence.

Martine soudain glisse accroupie sous le siège et laisse Paul S. effaré. L'adolescent qui les a rejoints en douce les dévisage

avec la même insistance que dans la file d'attente. Il est parvenu à se faufiler sans qu'ils le détectent et à présent, le visage grave entre les chaussures retournées, il patiente. Il faut une attention soutenue, mais la mouche est toujours là, discret mouvement dans la pénombre qui relie les corps. Sous le pull, Martine s'immobilise net en sentant la pression de Paul S. sur ses épaules. Ce dernier prend un air entendu afin de congédier le voyeur. Il ajoute même des hochements de tête, mais celui-ci reste là, le portable bien en évidence, filmant toute la scène en tons magenta.

Martine sous son meilleur profil retire le pull et écarte elle-même ses cheveux collés par la sueur. Avec le plus grand sérieux, le garçon continue de cadrer avec soin, dans la demi-pénombre, la fellation des sièges en velours. Martine s'enhardit à lancer quelques œillades à la caméra avant d'accentuer le bruit de succion, ose soupirer tant et plus, coller le membre à ses joues, enfouir son visage. La délestant de sa notoriété certainement trop fragile, l'occasion est là désormais, la célébrité enfin proche : lorsque le sperme a éclaboussé les traits appliqués de la jeune femme jusqu'à la racine noire de ses cheveux châtain clair, Paul S. se rhabille en faisant comprendre au gosse que c'est d'accord, qu'elle lui permet. Ils échangent quelques billets. Rock Hudson alité, Jane Wyman explorée, le cerf sous la neige en disent long ; à défaut de génie, Sirk a de l'à propos.

Philippe Sibory, réalisateur quadragénaire à la calvitie inapparente, surgit alors, à l'occasion d'un inattendu zoom arrière qui révèle avec emphase l'équipe et les caméras. Comme à son habitude, le metteur en scène à la voix blanche entreprend

de conter longuement au spectateur la genèse de ce moment privilégié. Il tient à sa réputation, conquise par sa manière bien identifiable de mêler à ses scènes pornographiques des extraits du cinéma d'avant. Serrant la main de Paul S. avant de lui indiquer la sortie, chassant la mouche d'un geste définitif, il essuie lui-même le visage de Martine en vue de lui poser de nombreuses questions sur ses « premières fois » : baiser avec la langue, défloration, sodomie, pluie d'or, partenaires multiples, tout a un début qu'il lui faut identifier et se remémorer avec gourmandise. Le cinéaste aime ces impromptus à la Hitchcock qu'il termine d'ailleurs toujours par un gros plan sur sa propre verge, emmitouflée dans les cheveux de l'actrice principale ; petite poupée ricanante dont le méat en guise de bouche claironne alors de sa voix de fausset le sempiternel « C'est fini pour aujourd'hui ! ». Sans doute intrigué par la bonne volonté de Martine, dont la mémoire sidérante fait de chaque souvenir leste une ode à l'amour libéré, Sibory prolonge la scène, s'essayant même à lui caresser le bas des reins, mais l'on voit bien que l'actrice n'apprécie nullement cette entorse au contrat. Sans se démonter, le cinéaste tout sourire et les lèvres humectées se retranche derrière quelques jeux de mots, avant d'indiquer au cameraman d'une voix sans aspérités qu'il est temps de clore la séquence en zoomant jusqu'au flou.

C'est à ce moment précis que dans le petit appartement de la rue Mouzaïa, Paul Sérís qui n'a pas la force d'attendre davantage, coupe l'image du téléviseur. Le programme court qu'il vient d'interrompre le laisse vaguement amer. Il a l'impression de ne pas avoir été à la hauteur, trop machinal aux préliminaires, trop brusque lors des embardées pelviennes,

jamais dans le ton. Il a tenté sans succès de mimer l'aisance du mémorable Harry Reems, en particulier lorsque celui-ci écoute les aveux sans broncher, mais a tout au plus donné l'impression de cachetonner. Martine Hamilton, styliste bientôt en vogue, fait la grimace parce qu'ils vont manquer l'orgie de la séquence suivante, dans le même cinéma et avec l'ensemble des spectateurs du premier rang, ce qui constitue sa plus longue scène jamais filmée. Paul Sérís hésite à rétorquer sèchement qu'il la « laisse toute seule », qu'il a « mieux à faire que de la regarder simuler tant et plus », que tout cela « le gave », mais il n'a plus envie de se battre avec les armes qu'elle a elle-même choisies. Ce n'est pas qu'il aimerait avoir lui-même ce choix, juste qu'il regrette que leur relation ne leur apporte pas d'un même mouvement à la fois le duel et sa résolution. Paul Sérís se sait lié à Martine par toute une série de craintes, de prétentions, de coïncidences. Il voudrait faire de cette rencontre un alliage signifiant, une équipée sublime, mais voit bien qu'ils se contrarient l'un l'autre et que leurs refus ne concordent pas. Prétextant un achat de préservatifs, il s'éclipse, car il a rendez-vous à la buvette des Buttes-Chaumont avec Sylvie Brown, une habituée des happenings pornos qui n'accepte jamais rien sans son chien. Depuis qu'il croise dans le métier cette blonde un peu forte, celle-ci a pour la première fois accepté un déjeuner, petite demi-heure où ils parleront mode et salaires, bien sûr, mais où ils pourront aussi, sans trop d'imprévus ni de délais, parvenir à leurs fins. Lasse de jouer à la femme-fontaine, Sylvie espère en effet intégrer le X traditionnel, avoir un rôle à défendre et un texte à travailler. Paul Sérís, conseiller fiscal ayant ses entrées dans le septième art, est l'interlocuteur idéal. D'autant qu'en plein ressentiment, il désire se faire une idée sur l'amour des rondes,

que l'on dit riche en épanchements. Et si on le dit, en vertu de quel principe se permettrait-il de ne pas le croire ?

Martine Hamilton rallume la télévision dès que Paul Sérís a quitté l'appartement. Elle regrette un peu cette absence subite, se dit qu'il est bon malgré tout d'être sa partenaire, absorbée par son corps nu, dissimulée en lui comme jamais. Survient un court moment de flottement où elle hésite entre actualiser son site web ou commencer pour de bon *L'Éducation sentimentale*. Juste avant que sa scène ne commence, elle choisit de téléphoner à Sibory afin de lui confier en minaudant qu'elle est d'accord, qu'il pourra faire d'elle ce qu'il voudra contre le chèque promis. Elle mord sa lèvre plusieurs fois durant la partouze retransmise, non pas tant parce qu'elle se trouve mauvaise, au contraire son naturel fait merveille, qu'en raison de cette future rencontre, inédite expérience de sexe rétribué hors caméra qu'elle a eu la folie d'accepter. Elle sent monter en elle de l'audace et des défis, éprouve même l'envie de nier quelque chose, mais serait bien en peine de savoir quoi. La dernière séquence du film la comble d'aise, lent panoramique sur diverses parcelles de son corps offert en gros plan, tandis qu'une voix amicale annonce des orages.

De la Charente au Limousin, vent d'ouest jusque tard dans la nuit. Les températures plus élevées que d'ordinaire donneront à cette fin de semaine une couleur estivale. Une minute de soleil en moins cependant.

Caresses aux Jérôme.

Fin

SOMMAIRE